

Grec populaire et latin vulgaire : étude de lexicologie historique comparée du grec et des langues romanes

Autor(en): **Dietrich, Wolf**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **61 (1997)**

Heft 241-242

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

GREC POPULAIRE ET LATIN VULGAIRE.
ÉTUDE DE LEXICOLOGIE
HISTORIQUE COMPARÉE
DU GREC ET DES LANGUES ROMANES⁽¹⁾

1.1. Dans cette contribution, nous allons montrer de façon paradigmatique qu'au cours de l'évolution qui a conduit du grec parlé pendant la période hellénistique à la langue actuelle, le grec a connu une réorganisation du vocabulaire analogue à celle qui caractérise le latin vulgaire et les langues romanes face au latin classique. Il s'agit du développement d'un sujet que nous n'avons fait qu'effleurer dans notre étude plus large des parallèles qu'on peut observer entre l'évolution du grec et celle du latin parlé (cf. Dietrich, 1995a). C'est là que nous avons adopté le terme, proposé déjà par d'autres linguistes, de grec populaire ou vulgaire quand il s'agit du grec parlé en tant que base historique du grec moderne. Les bouleversements typiques du latin vulgaire ont souvent été décrits par les romanistes⁽²⁾. Il n'existe pourtant pas, à notre connaissance, d'études faites par des hellénistes et qui aient cherché à cerner l'évolution de la langue dans son ensemble et du point de vue typologique de la variance. Une telle étude examinerait le développement interne d'une langue de tradition littéraire, le grec ancien, vers une langue qui n'était

(1) Nous remercions M. Haralambos Symeonidis M.A., Münster, pour les précieuses informations qu'il nous a fournies sur l'usage du grec moderne, notre collègue M. H.-D. Blume, Münster, helléniste classique et moderne, de ses observations utiles et Mme Bernadette Desbordes, Münster, des soins de la traduction française d'une première version allemande de notre article. Nous sommes tout de même responsable de toutes les incorrections qui auraient pu rester après les retouches que nous y avons apportées plus tard.

(2) Les travaux concernant la philologie des langues romanes et du latin vulgaire sont très nombreux. Citons pour mémoire Bourciez, ⁴1956, 53-72, 180-211; Tagliavini, 1972, § 47; Väänänen, ³1981, III^e partie, et Stefenelli, 1992. Déjà Coseriu, 1968, 51 s., notait qu'il existait des parallèles entre le grec ancien, resp. grec biblique, et les langues romanes, par ex. entre grec (έ)θέλω et esp. port. *querer* 'aimer'; cf. également Rohlfs, 1971, 148 s. sur l'évolution ultérieure des parallèles relevés par Coseriu, 1968, 48 s., dans le champ lexical 'parler-discourir', cf. *infra* 2.2.4. Même si nous n'avons pu le montrer que sur quelques exemples, d'ailleurs assez arbitrairement choisis, nous avons plutôt eu pour visée de tracer les linéaments de l'évolution qui conduit de la koinè au grec moderne, et qui permet de remonter du grec moderne au grec vulgaire comme d'établir des parallèles avec le latin vulgaire.

d'abord pas plus qu'une langue parlée, informelle, et qui est la base du grec moderne⁽³⁾. Les romanistes et latinistes cités ci-dessus ont bien remarqué que, précisément dans le domaine lexical, il existait une influence du grec sur le latin vulgaire, mais ont sous-évalué l'ampleur du phénomène, sans parler du fait qu'ils n'ont que rarement fait référence aux mécanismes parallèles du grec, encore moins aux évolutions qu'a connues le grec lui-même de l'Antiquité jusqu'à nos jours.

1.2. Quand nous parlons de parallèles, nous n'entendons pas qu'il y ait, de cas en cas, conformité d'évolution, mais un phénomène profond qui oppose langue parlée se développant librement et langue codifiée et transmise en raison de sa normativité (cf. par ex. Koch/Oesterreicher, 1990, 50-126)⁽⁴⁾. Universelle en effet, pour parler de façon générale, est la tendance à une plus grande expressivité sémantique, qui, pour satisfaire à une plus grande transparence du lexème en question, se trahit par la recherche d'un langage plus imagé que celui de la langue écrite, formelle. Dans la plupart des cas, on n'a pas affaire à la création de nouveaux mots, mais au fait que seront privilégiés des termes expressifs, au détriment de lexèmes neutres, moins clairs ou ressentis comme faisant partie d'une langue plus soutenue. Cela implique que, du point de vue de la langue officielle ou soutenue, les mots favorisés dans la langue spontanée apparaissent parfois comme appartenant à un registre plus vulgaire, ainsi le lat. *casa* pour *domus*, *totus* ou même **tottus* pour *omnis*, ou le grec ἐμβαίνω 'j'entre dans' pour εἰσερχομαι (cf. grm. μπαίνω); καθ'έναν chacun' (cf. grm. καθέναν) pour la forme du nominatif traditionnel καθ'εἷς, qui remplace elle-même le terme classique ἕκαστος; σκοτώνω 'je tue' < gra. σκοτώω 'je couvre de ténèbres' pour le verbe classique ἀποκτείνω 'je tue'.

(3) Nous sommes bien conscient que le point de vue que nous avons adopté ici a, et fatalement, pour conséquence une généralisation un peu grossière du cours des événements historiques. Les paragraphes qui suivent (1.2.-1.3.) ont pour but d'en donner un aperçu plus détaillé. Il va sans dire qu'un certain nombre de transformations lexicales doivent être mises sur le compte de l'évolution historico-culturelle du monde matériel, des mentalités et des institutions.

(4) On notera cependant que ces auteurs s'intéressent plutôt au moment synchronique de l'usage syntagmatique et syntaxique actuel qu'au côté paradigmatique qu'ont eu les unités lexicales par ex. au cours de l'évolution historique du système d'une langue. Mais il nous paraît de la plus haute importance de noter que MM. Koch et Oesterreicher mettent l'accent sur les phénomènes universels qui caractérisent toute langue parlée, comme par ex. ces mots «passe-partout» dont le sémantisme est peu différencié, l'utilisation des présentatifs et des déictiques, ainsi que les procédés hypocoristico-expressifs entraînés par l'égoïsme des locuteurs, qui se traduit, entre autres, par les états d'émotion intense.

Il semble qu'il faille admettre avec Meillet que les couches illettrées de la population des territoires colonisés après Alexandre, dont la langue n'était pas celle de leurs envahisseurs, mais qui apprirent le grec par la seule cohabitation avec eux, aient parlé dans le quotidien un grec assez simplifié: «Il faut tenir compte aussi de ce que la *κοινή* est, pour une large part, du grec parlé par des étrangers, et par suite suivant une norme enseignée plus que suivant une tradition de famille ou de société et qui tend à perdre et ses nuances délicates, et les difficultés de sa flexion, et les subtilités de sa syntaxe; les archaïsmes et les délicatesses de l'attique n'avaient pas de place dans la langue des affaires de gens dont beaucoup étaient sans culture ou n'avaient qu'une culture 'primaire' et n'étaient même pas des Hellènes.» (Meillet, 1938, 301). La formation systématique de mots dérivés est également un des traits typiques de ce genre de langue parlée informelle. On y trouve non seulement le procédé affectif et morphologiquement moins complexe de formation de diminutifs (cf. 2.2.2.), mais aussi ces dérivations verbales innombrables en *-ίζω* et *-άζω*, bâties sur le modèle du gra. *τραῦμα*, *τραύματ-ος* 'blessure' → *τραυματ-ίζω* 'je blesse', comme par ex. grm. *αρχίζω* 'commencer' remplaçant gra. *ἄρχω*; *παραδειγματίζομαι* *ἀπό* 'prendre exemple sur', formé sur *παραδίσματα*-α 'exemples' ou *κερδίζω* 'gagner', sur *κέρδος* 'gain' resp. sur le modèle de *βιβάζω* 'apporter, amener' (d'où le grm. *βάζω* 'mettre, placer, poser', verbe du vocabulaire de base comme son étymon du grec ancien). C'est de la même façon qu'on a formé sur *πλάγιος* 'oblique, incliné, transversal' un verbe *πλαγιάζω* 'placer obliquement, tourner, lancer de côté', dont la signification se transforme en 'allonger; s'allonger, aller se coucher' en grec moderne, cf. franç. *se coucher*, it. *coricarsi*, roum. *a se culca* < lat. *se collocare* et encore plus esp. *acostarse* 'aller se coucher' < lat. **se accostare* formé sur lat. *costa* 'côte, côté'; avec une autre signification it. *accostarsi*, kat. *acostar-se*, occ. *s'acostar*, frz. *s'accoster*. Dans cette catégorie on trouvera également par ex. grm. *μοιάζω* 'ressembler' < agr. *ὀμοιάζω* 'id.' ← *ὅμοιος* 'semblable', qui, comme *πλαγιάζω* et *ἀγοράζω* 'acheter au marché' > grm. 'acheter', est déjà une formation ancienne. Par la suite, le procédé connaîtra une grande extension, par ex. le verbe formé sous l'influence du latin, *κουβεντιάζω* 'bavarder, converser' ← *κουβέντα* 'conversations' < *conventum*, cf. roum. *cuvînt* 'mot, pensée' et *a cuvînta* 'parler'.

1.3. C'est en comparant la naissance des langues romanes à partir du latin parlé de l'époque impériale que l'on peut voir clairement que le grec moderne s'est constitué d'une manière tout à fait similaire (cf. sur ce point Dietrich, 1995a, pp. 27-30, 53-60). On assiste d'abord, après les conquêtes d'Alexandre, à la formation de la *koinè*: avec ce grec ionien-attique, les colons et populations hellénisées de l'Asie Mineure se sont entendus sur une forme qui ne

connaissait pas de traits dialectaux marqués et qui pût fonctionner comme langue sans prétention servant au commerce quotidien, au détriment de bien des subtilités grammaticales, syntaxiques et lexicales que l'on trouve dans les dialectes classiques (cf. la citation de Meillet ci-dessus, § 1.2.). Le transfert des centres linguistiques d'Athènes à l'Asie Mineure (Pergame, Éphèse, Milet), l'Égypte (Alexandrie) et la Syrie (Antioche) devait également avoir pour effet de faire s'effacer les spécificités du dialecte attique. Le seul dorien se maintint dans les régions limitrophes dans lesquelles la koinè ne put profondément pénétrer (Italie du sud, Tsakonie, Dodécanèse, Chypre, cf. Tsopanakis, 1981). Or, la langue parlée de la koinè, depuis l'époque hellénistique en passant par Byzance jusqu'à la création absolument artificielle, au XIX^e siècle, d'une nouvelle langue normative, la *καθαρεύουσα*⁽⁵⁾, s'est toujours trouvée face à une langue écrite aux traits parfois fortement archaisants. Comme le grec moderne est issu de cette langue parlée, on peut bien parler du grec vulgaire, à l'instar du latin vulgaire, pour caractériser le langage d'origine. Ce sont les transformations subies par le vocabulaire du grec vulgaire qui font l'objet de l'exposé qui suit.

1.4. A la différence du latin vulgaire, le grec vulgaire est en général mieux attesté et n'a besoin d'être reconstruit que pour une faible part. Envers constant du grec écrit normatif et codifié, il ne fut pas enserré comme le latin vulgaire dans les limites temporelles de la phase relativement courte de l'empire romain d'Occident, mais s'étendit de la koinè jusqu'au moins la fin de l'Empire d'Orient. Alors qu'à l'Ouest la dissolution de l'unité de l'empire et la naissance des différents royaumes germaniques de Gaule, d'Hispanie et d'Italie entraînèrent la fin du latin vulgaire et la naissance des différentes langues romanes, la force centralisatrice de Constantinople se fit sentir jusqu'en 1453, date de son effondrement, dans des territoires qui d'ailleurs continuèrent de parler grec même après les conquêtes arabe et turque.

Pour ce que nous considérons méthodiquement comme le grec vulgaire, nous sommes conduits, comme pour le latin vulgaire, à établir des différences diachroniques, diatopiques et diastratiques. Un tableau exhaustif doit tenir compte de l'apparition de nouveaux dialectes de type secondaire, faisant suite à l'isolation dans laquelle se sont trouvées historiquement certaines régions, ainsi pour ce qui est du cypriote, du crétois, du cappadocien, du grec septentrional et occidental (celui des Îles ioniennes), du Pont et de la Grande-Grèce

(5) Ce n'est que depuis la fin de la dictature militaire en 1974 que la langue populaire (*δημοτική*) est devenue la seule langue officielle de la Grèce et que du même coup la *καθαρεύουσα* a été détrônée. La réforme de 1982 a simplifié un peu l'orthographe, éliminant par ex. les esprits et tous les accents sauf l'accent aigu.

(ou, pour emprunter une dénomination ayant cours depuis Rohlfs, ²1964, le *graecanien*). Vues les études dont il a fait l'objet, nous tiendrons, parallèlement au grec standard, tout particulièrement compte du dialecte *graecanien*. En général, nous avons donné priorité à l'exposition de l'évolution de la langue grecque, sur laquelle les linguistes se sont moins penchés que sur celle qui conduit du latin aux langues romanes.

2.1. En dehors de quelques phénomènes d'ordre purement phonétique et morphologique, nous donnerons tout d'abord quelques exemples qui servent à illustrer certains des principes fondamentaux du langage parlé qui caractérisent l'inclinaison qu'a subie le vocabulaire de la *koinè* par rapport au grec ancien classique. C'est déjà à l'époque de la *koinè* qu'on privilégia des mots non seulement morphologiquement plus simples, mais aussi sémantiquement plus clairs, imagés et connotés affectivement, au détriment de lexèmes «irréguliers» et sémantiquement neutres, par ex. πρόβατον, qui voulait dire originellement 'petit bétail', et dont la signification se réduisit à 'mouton', cf. grm. πρόβατο 'mouton', pour οἷς, οἶός 'mouton'. Le latin vulgaire d'Italie utilisa *pecora* 'petit bétail' (cf. it. *pecora*) en place de lat. *ovis* 'mouton', présentant ainsi une réduction sémantique similaire. On trouvera une même évolution de ποντικός, désignant à l'origine la belette (à côté de γαλέη, γαλή) ou 'souris du Pont', qui fut employé à la place de μῦς, μύός 'souris', cf. grm. ποντίκι resp. ποντικός 'souris'; de πλοῖον remplaçant ναῦς, νηός resp. νεώς 'bateau', cf. grm. πλοίο 'bateau'; de νεαρόν, νηρόν 'frais' en place de ὕδωρ, ὕδατος 'eau', cf. grm. νερό 'eau'; ὠτίον, diminutif affectif de οὔς, ὠτός 'oreille', l'a supplanté, cf. grm. αυτί ou αφτί 'oreille'. On retrouve également ces substitutions dans les dialectes de Grande-Grèce (le *graecanien*, cf. Rohlfs, ²1964, qui sera abrégé par *graec.*⁽⁶⁾).

2.2. Les transformations des structures lexicales peuvent se classer selon qu'elles portent sur des mots isolés ou des mots pris dans leur champ sémantique⁽⁷⁾. Nous les classerons aussi selon qu'il s'agit d'une restriction de la signification (spécialisation), de l'emploi d'une image (emploi affectif) ou d'une

(6) Nous utiliserons dans la suite les abréviations suivantes: gra. = grec ancien; grm. = grec moderne; bov. = l'idiome de Grande-Grèce parlé à Bova (en Calabre); otr. = l'idiome de Grande-Grèce utilisé dans la Terre d'Otrante (région du Salente, en Apulie du Sud); créat. = crétois; bulg. = bulgare; eng. = dialecte d'Engadine; cat. = catalan; occ. = occitan; pont. = dialecte du Pont; surs. = sursilvain, dialecte rhéto-roman; tsak. = tsakonien (à l'est du Péloponnèse); (k) = katharévoussa. Nous ne faisons pas ici la liste complète des abréviations usuelles des romanistes, comme par ex. «v. port.» pour «vieux portugais» ou «galic.» pour «galicien».

(7) Nous distinguons entre «champ lexical», terme technique de la sémantique structurale (cf. Coseriu, 1966, p. 212) et «champ sémantique» que nous employons dans le sens plutôt extra-linguistique de 'champ conceptuel' ou 'champ notionnel'.

différenciation entre langue quotidienne et langue technique. Les transformations peuvent être purement phonétiques et morphologiques, comme on va le voir au § 2.2.1 qui suit et qui n'appartient qu'improprement au sujet que nous traitons des changements sémantiques, mais que nous avons abordé tout de même pour donner une description plus exhaustive des catégories de changements.

2.2.1. Remaniements purement phonétiques et morphologiques

Certaines formes ont été remodelées pour des raisons de phonétique syntactique: ainsi gr̃. $\psi\acute{o}\nu$ 'œuf', dont le pluriel $\tau\acute{\alpha}$ $\psi\acute{\alpha}$ passe à * $\tau\alpha\omicron\upsilon\acute{\alpha}$ > * $\tau\alpha\omicron\upsilon\gamma\acute{\alpha}$ > gr̃. $\tau\alpha$ $\alpha\upsilon\gamma\acute{\alpha}$, qui s'écrit aujourd'hui < $\alpha\beta\gamma\acute{\alpha}$ >, sur lequel est formé le singulier $\alpha\upsilon\gamma\acute{o}/\alpha\beta\gamma\acute{o}$ 'œuf'; de même $\omicron\tilde{\upsilon}\varsigma$, $\omicron\tilde{\upsilon}\tau\acute{o}\varsigma$ 'oreille', dont le pluriel $\tau\acute{\alpha}$ $\omicron\tilde{\upsilon}\tau\acute{\iota}\alpha$ sera prononcé * $\tau\alpha\omicron\upsilon\tau\acute{\iota}\alpha$, dont sont isolés le pluriel $\alpha\upsilon\tau\acute{\iota}\alpha$ et le singulier $\alpha\upsilon\tau\acute{\iota}$ 'oreille', qui s'écrit aujourd'hui < $\alpha\phi\tau\acute{\iota}$ >. Le grec, comme le latin parlé, a également simplifié la morphologie des thèmes de substantifs imparisyllabiques en éliminant la forme du nominatif, plus brève, et en prenant celle de l'accusatif pour en faire un nouveau nominatif, par ex. de $\acute{\alpha}\nu\eta\rho$, $\acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{o}\varsigma$, $\acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha$ le substantif \acute{o} $\acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha\varsigma$, 'l'homme, le mari', qui a donné gr̃. \acute{o} $\acute{\alpha}\nu\tau\rho\alpha\varsigma$, $\tau\omicron\upsilon$ $\acute{\alpha}\nu\tau\rho\alpha$ 'l'homme, le mari'; de même de $\gamma\upsilon\eta\eta$, $\gamma\upsilon\eta\alpha\iota\kappa\acute{o}\varsigma$, $\gamma\upsilon\eta\alpha\iota\kappa\alpha$ 'la femme, l'épouse' le gr̃. η $\gamma\upsilon\eta\alpha\iota\kappa\alpha$, $\tau\eta\varsigma$ $\gamma\upsilon\eta\alpha\iota\kappa\alpha\varsigma$ dans la même signification. Dans la classe des adjectifs, on trouvera par ex. le paradigme $\mu\acute{\epsilon}\gamma\alpha\varsigma$, $\mu\acute{\epsilon}\gamma\acute{\alpha}\lambda\eta$, $\mu\acute{\epsilon}\gamma\alpha$, qui s'est simplifié en $\mu\acute{\epsilon}\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$, $\mu\acute{\epsilon}\gamma\acute{\alpha}\lambda\eta$, $\mu\acute{\epsilon}\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron$.

Avec la transformation d'un grand nombre de lexèmes hérités du grec ancien par aphérèse de la voyelle initiale non accentuée, on peut observer un premier mécanisme purement phonétique, mécanisme attesté de bonne heure, surtout dans le grec continental de l'époque byzantine (cf. $\acute{\epsilon}\rho\omega\tau\acute{o}$ > $\rho\omega\tau\acute{o}$ 'je demande', $\acute{\epsilon}\upsilon\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$ > $\beta\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$ 'je trouve', $\acute{o}\lambda\acute{\iota}\gamma\omicron\varsigma$ > $\lambda\acute{\iota}\gamma\omicron\varsigma$ 'peu', $\acute{\upsilon}\psi\eta\lambda\acute{o}\varsigma$ > $\psi\eta\lambda\acute{o}\varsigma$ 'haut', $\omicron\tilde{\upsilon}\delta\acute{\epsilon}\nu$ 'rien' > $\delta\epsilon\nu$ '(ne)...pas', $\acute{\omega}\sigma\acute{\alpha}\nu$ > $\sigma\alpha\nu$ 'comme', $\acute{\alpha}\upsilon\tau\omicron\tilde{\upsilon}$ > $\tau\omicron\upsilon$ 'de lui, son', $\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta\varsigma$ > $\tau\eta\varsigma$ 'd'elle, son (adj. poss.)', $\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{o}\nu$ > $\tau\omicron\nu$ 'le (pron. pers. C.O.D.)'. Par analogie, les verbes perdent ensuite également leur augment quand il ne porte pas l'accent, par ex. $\acute{\epsilon}\phi\acute{\epsilon}\rho\alpha\mu\epsilon\nu$ > $\phi\acute{\epsilon}\rho\alpha\mu\epsilon$ 'nous portâmes', $\acute{\epsilon}\delta\acute{\omega}\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$ > $\delta\acute{\omega}\sigma\alpha\mu\epsilon$ 'nous donnâmes', $\acute{\alpha}\pi\epsilon\sigma\tau\epsilon\acute{\iota}\lambda\alpha\mu\epsilon\nu$ > $\alpha\pi\omicron\sigma\tau\epsilon\acute{\iota}\lambda\alpha\mu\epsilon$ 'nous envoyâmes', mais on trouve l'augment dans les formes où il est accentué, par ex. gr̃. $\acute{\epsilon}\phi\acute{\epsilon}\rho\alpha$ 'je portai', $\acute{\epsilon}\delta\omega\sigma\alpha$ 'je donnai', etc. L'aphérèse est incon nue dans les régions qui ont été très tôt isolées, comme le Pont, Chypre et la Crète; en graecanien, la voyelle initiale a généralement disparu, mais devant initiale consonantique, l'augment est maintenu.

Dès la koinè, on assiste à la réfection analogique de nombreux présents selon le modèle du rapport que l'on peut observer dans certains verbes entre

leur thème de présent et celui de leur aoriste. Ainsi par. ex., d'après la relation qui existe entre ἐφάνην 'j'apparus' (aor.) et φαίνομαι (prés.), entre l'aoriste ἔφθασα 'j'arrivai le premier, parvins' et le présent φθάνω, on trouve désormais par ex. sur ἔδεσα 'je liai' le nouveau thème de présent δένω à la place de δέω, χύνω 'je verse' à la place de χέω, φέρνω 'j'apporte' pour le terme classique φέρω, κερνῶ 'je donne l'hospitalité' remplaçant l'ancien κεράω, doublet de κεράννυμι 'je mélange', et περνῶ 'je passe' pour περάω. Ἀφήμι 'je laisse aller' devient αφήνω. Toutes les formes que nous venons de nommer sont celles du grec moderne. On remarquera d'abord que la flexion se fait sur le thème d'aoriste et que c'est à partir de celui-ci qu'est dérivée, si nécessaire, la forme de présent. D'autre part, cette réfection rappelle le phénomène que l'on connaît dans le passage du latin aux langues romanes et qui suppose que le latin vulgaire a fait de nombreux verbes «irréguliers» du latin classique des paradigmes «réguliers» en dérivant du p.p.p. un nouveau verbe suivant la flexion en *-a-re* (cf. *oblivisci - oblitus* → **oblitare* > roum. *a uita*, esp. *olvidar*, franç. *oublier*; *audere - ausus* → **ausare* > franç. *oser*, esp. *osar*, port. *ousar*, it. *osare*; *uti - usus* → **usare* > it. *usare*, occ. cat. esp. port. *usar*, franç. *user*; *adiuvare - adiutus* → *adiutare* > roum. *a ajuta*, it. *aiutare*, occ. cat. port. *ajudar*, esp. *ayudar*, franç. *aider*, cf. aussi Stefenelli, 1992, 182).

Le vocabulaire formé au moyen des procédés de la dérivation suffixale qu'on observe dans les langues romanes de tout temps témoigne du plaisir qu'avaient, évidemment, les locuteurs du latin de la basse époque à créer des termes dont le signifiant fût phonétiquement bien étoffé et dont le signifié exprimât parfois une nuance sémantique différenciée du lexème de base. Il suffit de renvoyer à des exemples connus comme *auricula* pour *auris* ou *soliculus* pour **sole*, où le signifiant est renforcé matériellement tout en accordant au signifié une valeur d'abord affective, ou à *montanea* pour **monte*, où c'est soit le dérivé dont le signifié adopte un trait distinctif 'collectif' (cf. aussi Stefenelli, 1992, p. 183, note 224), soit le mot de base dont la signification acquiert le trait de 'restreint aux locutions figées, à l'usage figuré et au style élevé', comme dans le domaine du français et de l'occitan, ou bien de 'contrée déserte', comme en espagnol et portugais. Contrairement à l'extension de la dérivation suffixale en latin vulgaire et dans les langues romanes, la préfixation en tant que différenciation sémantique perd considérablement de terrain. On abandonne la spécialisation locale des verbes (*cedere* 'marcher' → *abscedere*, *decedere*, *discedere*, *incedere*; *facere* → *inficere*, *interficere*), faculté héritée des langues indo-européennes et bien conservée dans les langues slaves et germaniques, et dont on tirait profit déjà en latin préclassique et classique pour établir des oppositions d'*aktionsart* (ordre du procès) et d'aspect (*facere* → *conficere*, *perficere*; *ducere* → *conducere*, *perducere*). Certaines formations

survivent en tant que formes renforcées (cf. *comedere* > esp. port. *comer* 'manger', *conducere* > franç. *conduire*, port. *conduzir*, it. *condurre*), au détriment des formes simples *edere* 'manger' et *ducere* 'conduire' qui ne s'emploient plus (sauf en daco-roman qui continue *ducere* à côté de *conducere*, cf. roum. *a duce* 'conduire'). Dans le langage parlé, la formation de l'aspect perfectif par les préfixes *con-* et *per-* semble s'être réduit au seul «renforcement» du verbe simple (*comedere*, *conducere*) ou à la création de verbes parasynthétiques où le préfixe n'avait également pas d'autre fonction que l'emphase ou le renforcement⁽⁸⁾: très souvent il n'y avait plus d'opposition entre le verbe simple et le verbe préfixé de sorte qu'on ne peut pas parler d'une fonction particulière de ces préfixes, ou bien le verbe préfixé s'était lexicalisé, cf. le cas de *collocare* par rapport à *locare*. «Enfin, certains verbes composés n'étaient plus sentis comme tels, par ex. *collocare*, *cogere*, *separare*.» (Väänänen, 1981, § 204).

Dans l'évolution phonétique le préfixe ne fut pas traité comme élément indépendant, ce qui mena à des résultats comme franç. *coucher*, esp. *colgar*, it. *coricare*, roum. *a culca* < *collocare* ou franç. *sevrer*, occ. *sebrar*, eng. *zavrar* < *separare*). Les verbes parasynthétiques montrent un traitement analogue: *In-odiare* 'avoir en horreur' n'a plus de préfixe analysable en tant que tel dans it. *annoiare*, franç. *ennuyer*, occ. *anujar*, cat. *enutjar*, esp. *enojar*, ni non plus *impedicare* 'enlacer' dans franç. *empêcher*, roum. *a împiedica*). L'ancien préfixe *ad-* n'est plus reconnaissable dans franç. *allumer* < *alluminare*, *allier* < *allegare*, *alléger* < *alleviare*, *allécher* < **allecticare*, ni non plus dans des formations peut-être tardives comme franç. *aggraver*, *alourdir*, esp. *agasajar*, *arrojar*, *arrepentirse*, *ahogar*, port. *afogar* < *offocare* 'étouffer' parce que les lexèmes de base respectifs n'existent pas dans ces langues. Nous pensons pourtant qu'il s'agit ici d'un principe de formation ancien qui a connu d'innombrables formations analogiques au cours du Moyen Age sans qu'on puisse parler d'un véritable préfixe doué d'une fonction bien déterminée. Nous avons affaire plutôt à un «paramorphème» traditionnel qui sert à former des verbes parasynthétiques, surtout dans les langues ibéroromanes (cf. Alvar/Pottier, 1983, p. 350, et Stefenelli, 1992, 181).

Dans le domaine grec, on observe des phénomènes tout à fait semblables. La perte de la voyelle initiale inaccentuée, en grec byzantin, a pour conséquence que la réfection des verbes sur le thème d'aoriste a régulièrement oblitéré, quand c'était le cas, la transparence formelle et fonctionnelle de leur préfixation. La préfixation ne se voit plus dans toutes les vieilles formations populaires qui se sont servies de préfixes anciens comme *επι-*, *απο-*: c'est le cas

(8) Voir à ce sujet, par ex., Väänänen, 1981, §§ 204-206. Sur les adjectifs dénominaux du type *collina* ← *collis*, *tardivus* ← *tardus*, voir Stefenelli, 1992, 183 s.

de gra. ἐπιτυγχάνω, ἐπέτυχον ‘rencontrer, atteindre, obtenir’, intr. ‘réussir’, qui donne en grm. πετυχαίνω ‘atteindre, réussir (à un examen)’, intr. ‘réussir (à faire qc.)’, verbe non préfixé formé d’après l’ancien aor. ἐπέτυχον; on a encore grm. πεθαίνω ‘mourir’ < gra. ἀπέθανον, aor. de ἀποθνήσκω. Sur les préfixations érudites, cf. également note 12. Dans les cas très nombreux de préfixation en ἐκ-, le fait que l’on ait toujours eu à l’aoriste l’initiale ἐξε- (par ex. dans ἐξέδεσα ‘j’attachai’) devait conduire à la création d’un nouveau préfixe populaire ξε-, dont la fonction est tout à fait comparable à celle par ex. du franç. *dé(s)-* (*défaire, désarmer, dévisser*), de l’esp. *des-* (*despintar* ‘enlever la couleur’) et de l’it. *s-* (*svigorire* ‘affaiblir’, *sviare* ‘détourner, dériver’): ainsi par ex. ξεβιδώνω ‘dévisser’, ξελαδώνω ‘enlever (une tache de graisse)’, ξεντύνω resp. γδύνω ‘déshabiller’ < *ἐξεδύνω resp. ἐκδύνω < ἐκδύω ‘dépouiller de, déshabiller’.

2.2.2. Formations originairement expressives:

Comme dans les langues romanes, un grand nombre de substantifs du grec moderne est dérivé d’anciens diminutifs affectifs qui sont devenus des mots neutres dès l’époque hellénistique, neutres dans le sens de la disparition de la nuance stylistique originelle, mais aussi dans le sens du genre grammatical. Leur nombre semble être encore supérieur à celui des langues romanes: Αφτί ‘oreille’ est, tout comme son pendant français, l’exemple d’une évolution phonétique qui ne laisse plus reconnaître la base d’origine (cf. *supra* 1); χέρι ‘main’ < χέριον (mais le graec. a η χέρα à côté de χέρι, le tsak χέρα, le crétois šéra) ← gra. χείρ f. ‘main’; χιόνι ‘neige’ < χιόνιον ← χιών f. ‘neige’ (cf. graec. χόνι); κλειδί ‘clef’ (également graec.) < κλειδίον ← κλείς, κλειδός f. ‘fermeture’; λάδι ‘huile’ < grec médiéval ἐλάδιν < grec tardif ἐλάδιον ← ἐλαία; τραπέζι ‘table’ < τραπέζιον ← gra. τράπεζα ‘table’, grm. ‘banque’; παιδί ‘enfant’ (également en graec.) < παιδίον ← παῖς, παιδός m./f. ‘enfant’; σκυλί ‘chien’ < σκυλίον resp. σκυλλίον (cf. bov. šyllí ‘cane’) < σκύλιον ‘petit chien; chien de mer’ ← gra. σκύλαξ m./f. ‘jeune chien’ (remplaçant κύων ‘chien’); αρνί ‘agneau’ < gra. ἀρνίον ‘agnelet’ ← ἀρήν, ἀρνός m./f. ‘agneau,’ etc.⁽⁹⁾.

Dans les paragraphes suivants, nous traiterons des transformations sémantiques proprement dites (cf. *supra* 2.2.). Même si les transformations sémantiques ne se laissent pas subsumer sous des classes fixes, vu que dans la

(9) Au contraire des substantifs en -ι, ceux en -ιο (par ex. δωμάτιο ‘pièce’, κιβώτιο ‘caisse, coffre’, πανεπιστήμιο ‘université’) sont des réfections semi-savantes, tandis que ceux en -ιον sont des formes savantes de la Katharévoussa (par ex. πανεπιστήμιον ou bien Ηράκλειον opposé à Ηράκλειο).

plupart des cas on peut leur appliquer à la fois plusieurs critères, il est néanmoins possible de distinguer les groupes suivants:

2.2.3. Spécialisation du signifié par restriction de l'extension sémantique originelle:

Ce phénomène très fréquent s'observe par ex. dans gra. βίος 'vie (de l'homme), genre de vie, moyens d'existence, ressources, fortune', qui passe à grm. 'cours de vie, durée de la vie; ressources', quand ζωή est employé pour dire la 'vie (en opposition à la mort)' resp. la 'vie (des êtres vivants)'. L'acception de 'fortune', par contre, est rendue par la variante βιος [vjos] du signe. C'est ainsi que la grande extension du signifié a mené dès l'époque byzantine à une scission du lexème en deux termes indépendants.

Σπουδαῖος 'pressé, prompt, rapide; empressé, agile; sérieux, important; honnête, digne' qualifiait celui qui montrait de la σπουδή, c'est-à-dire de l'empressement, de la peine, de l'effort, qualités que le verbe σπουδάζειν exprimait comme actions, 's'empresser' dans le sens de 'se dépêcher' ainsi que 's'efforcer, prendre soin de, se livrer à (une affaire)'. Aujourd'hui, l'adjectif a gardé la seule signification de 'grave, important', voisine de celle du substantif σπουδή 'effort, soin, empressement', tandis que le verbe a spécialisé sa signification dans le domaine des études scolaires, surtout universitaires, 'faire des études (universitaires), aller à l'université'. De là le substantif σπουδή a adopté, dans la norme de la langue, sa deuxième signification, celle de 'étude, apprentissage'. Le sens de 'pressé, prompt, rapide' est rendu en grm. soit par βιαστικός 'pressé, qui a hâte', mot qui signifiait 'véhément, impétueux, violent' en gra., soit par l'italianisme σβέλτος < it. *svolto* 'agile, rapide, prompt'.

Θέρος 'été, récolte' ne s'est conservé dans la première signification que dans la Katharévoussa resp. comme forme dialectale (cf. par ex. graec. θέρο, τέρο), mais sinon a été remplacé par καλοκαίρι 'saison du beau temps' > 'été' (cf. également graec. καλοῦρει 'été'), qui est déjà attesté dans les gloses antiques comme signifiant '*bonum tempus*'; θέρος et son dérivé θερισμός ont été réservés pour la signification de 'récolte' qu'ils ont continué à garder.

Le mot καλός, qui signifie en gra. 'beau, bien fait, noble, convenable, favorable' perd au cours de son évolution les premiers de ses sens et on assiste à un déplacement allant de la signification primitive centrée sur l'idée de 'beau (esthétiquement et moralement)' à celle de 'bon (qualitativement)', remplaçant ainsi gra. ἀγαθός 'bon', qui est restreint au sens de 'qui a le cœur bon, bonasse, naïf'. Ce n'est pas seulement dans les dialectes italiens de l'extrême Sud que se fait sentir l'influence du grec καλός 'bon', mais aussi en sarde, où l'on observe un emploi de /'bellu/ pour 'bon' (cf. Blasco Ferrer, 1984,

58). Par contre, et de manière similaire au cas du latin *pulcher*, qui a été remplacé par le terme plus imagé *formosus* resp. *bellus*, le champ sémantique ‘beau’ est rendu dans la langue standard par ὁμορφος < εὖμορφος ‘de belle forme’ ou par ωραῖος, qui voulait dire en gra. ‘mûr, qui est dans la fleur de l’âge, charmant’, dans les zones dialectales par ὠριος resp. ωριός < gra. ὦριος ‘qui se fait au moment opportun, qui est dans la fleur de l’âge’ (par ex. graec. ὠρ(ρ)ιο ‘beau’, forme que l’on retrouve dans la langue standard comme variante populaire).

Le mot du gra. χειμών ‘tempête d’hiver, hiver’, qui est de même racine que le lat. *hiems*, a conservé sa signification de base indo-européenne ‘(temps d’)hiver’, cf. grm. χειμώνας, bov. χειμόνα, otr. ξειμόνα ‘hiver’. Pour rendre le sens de ‘orage, tempête’, on a emprunté l’expression italienne relevant du vocabulaire nautique *fortuna* > grm. φουρτούνα, auquel le roumain l’a emprunté à son tour (cf. roum. *furtună* ‘orage, tempête’). Parallèlement, le terme θύελλα ‘orage, tempête’ s’est également maintenu dans le langage soutenu, mais il n’est pas attesté par ex. en graec. Ce dernier emploie le terme du gra., βορέας ‘vent du nord’, en lui donnant le sens de ‘tramontana’ resp. ‘vento’ (cf. bov. βορέα /voréa/, φορέα), alors que ce mot, que l’on retrouve dans la langue standard sous la forme βοριάς resp. βορράς, y a conservé sa signification de ‘vent, région du nord’.

Dans beaucoup de langues, la signification ‘orage’ n’a pas trouvé de lexème propre qui soit clairement différencié de celui de ‘tempête, mauvais temps’, cf. it. *temporale*, roum. *furtună*, esp. *tormenta* < v. fr. *torment(e)* resp. v. port. *tormenta* ‘tempête orageuse, qui ballote les bateaux’; on trouve une représentation analogue dans le port. *trovão* ‘orage’ < lat. *turbo(ne)*; franç. *orage* < v. fr. *ore* < lat. *aura* + *-age*. Dans l’Antiquité, l’idée d’orage était exprimée par celle de ‘éclair et tonnerre’ (βρονταί και κεραυνοί resp. ἀστραπαί και βρονταί et de façon analogue *tonitrua ac fulgura*). Le terme καταιγίς ‘rafale, tornade’, déjà attesté chez Démocrite et Aristophane, s’est imposé comme terme technique en grec moderne (cf. καταιγίδα ‘orage’), dont le caractère savant apparaît entre autres par le fait que les dialectes comme le graec. ne le connaissent pas.

Alors que πολιτεία conserve sa signification d’‘état’ dans le sens de ‘constitution, forme de gouvernement, activités politiques, politique’, κράτος, par contre, a vu dès l’époque byzantine son sens ancien de ‘force, puissance’ réduit à celui de ‘pouvoir (étatique)’, ‘état’ et δημοκρατία est devenu à l’époque moderne l’équivalent de ‘république’; le synonyme du lat. *urbs*, ἄστυ, quant à lui, a disparu de l’usage populaire comme son équivalent latin, mais l’adjectif dérivé αστεῖος ‘de citoyen, qui a de l’urbanité, élégant, cultivé, fin’

s'est maintenu dans les seules significations plus affadies de 'spirituel, amusant, comique'. Le terme du grm. *αστείο* est synonyme de *ανέκδοτο* 'bon mot, plaisanterie'. Quant à *ἄστυ*, on le retrouve dans des composés savants comme par ex. *αστυνομία* 'police'. Aucun de ces mots n'est attesté dans le monde rural et dialectal du graecanien, comme le montre l'absence d'entrée dans le dictionnaire de Rohlfs⁽¹⁰⁾.

Dans la classe des verbes, *φεύγω*, qui, en grec ancien, avait une construction intransitive, au sens de 'prendre la fuite', et transitive, 'éviter', s'emploie en grec moderne seulement intransitivement et couvre l'aire sémantique 's'en aller, partir; faire un voyage; passer intr. («le temps passe»); s'écouler (pour une marchandise); prendre la fuite', alors que le sens transitif d'«éviter» est exprimé exclusivement par le composé plus précis *αποφεύγω*. La signification de *φιλέω* 'aimer, éprouver de l'affection pour qq., traiter en hôte, baiser' s'est restreinte à cette dernière acception, par suite certainement de la lexicalisation déjà à l'époque classique du substantif *φίλημα* pour dire le 'baiser' (grm. *φίλι* resp. *φίλημα*, graec. *φίλημα*); à preuve, en grm. *φιλώ*, en graec. *φιλάω*, *φιλώ* signifient 'baiser'. Gra. *λυπέομαι* 'être chagriné, s'affliger, éprouver de la peine' s'est affaibli en grec moderne, où *λυπάμαι* resp. *λυπούμαι* signifie 'regretter' (cf. également graec. *λυπώμαι* 'mi dispiace').

Le mot du grec ancien qui avait le sens de 'bâtir, peupler, fonder (une ville), élever', *κτίζω*, n'a conservé sa signification que dans la langue archaïsante pour désigner l'action du dieu créateur («Dieu créa ...»); dans l'articulation populaire, le verbe *χτίζω* n'a gardé que le sens concret de 'bâtir'. On ne trouve pas d'occurrences de ce mot en graecanien.

2.2.4. Transformations sémantiques dues à l'utilisation d'une autre image resp. à une appréhension figurative plus transparente de la réalité extralinguistique:

Ici comme dans la section précédente et dans celles qui suivent, il faut bien se rendre compte du fait que les rubriques, telles que «utilisation d'une image différente», ne se réfèrent généralement qu'à une partie du vocabulaire traité dans le chapitre respectif parce que nous nous efforçons toujours de décrire les remplacements et les glissements de sens non pas de mots isolés,

(10) Rohlfs, 21964 ne donne, en général, que des formes dialectales translittérées en caractères latins. Dans la plupart des cas, nous les retranscrivons en caractères grecs en adoptant l'orthographe du grec standard d'aujourd'hui, bien sachant que les hellénophones de l'Italie du Sud n'emploient pas l'alphabet grec si jamais ils écrivent dans leur dialecte respectif. Notre motif est de faire voir les connexions qu'il y a entre le graecanien et le reste du monde grec.

mais d'esquisser la réorganisation sémantique de tout un ensemble de lexèmes voisins qui, de toute évidence, n'obéissent pas tous au même critère de catégorisation. Dans le champ notionnel de l'alimentation, le terme ἄρτος 'pain', conservé dans la terminologie officielle, est réservé à l'emploi technique, par ex. dans αροτοποιία 'boulangerie, fabrique de pain', mais il n'est pas attesté en grec. par ex.; dans le registre neutre, on trouve à sa place l'image ψωμί 'pain' < ψωμίον 'miette' < ψωμός 'morceau, bouchée' (cf. dans le domaine dialectal, grec. φσωμί, τσωμί, σπωμί). D'après Plutarque, ὀψάριον 'petit plat de poisson' était un mets tout particulièrement recherché des Athéniens. C'est ce terme (cf. grm. ψάρι 'poisson', grec. ατσάρι, αφσάρι, ασάρι 'poisson') qui a de toute évidence remplacé le mot du grec ancien ἰχθύς 'poisson', qui n'est employé de nos jours que pour désigner le signe astral.

Dans la langue technique, par ex. sur les étiquettes de vin, on trouve encore οἶνος, ainsi «ξηρός οἶνος» 'vin sec', mais dans la langue de tous les jours, on dit pour le 'vin' κρασί < grec médiéval κρασίν < gra. κρῶσις οἴνου 'mélange de vin (et d'eau)', 'vin mélangé'. On emploie également dans l'usage quotidien, à la place de l'adjectif archaisant ξηρός 'sec' ξερός, ainsi ξερό κρασί 'vin sec'. Le fait qu'on ne retrouve pas le terme par ex. en grecanien, mais κρασί avec ses variantes γρασί, κρασί, parle pour le caractère savant de οἶνος. L'étymologie bien connue des romanistes par laquelle on explique les lexèmes employés dans les langues romanes pour désigner le 'foie' et qui remontent à la pratique grecque d'engraisser les cochons avec des figues pour obtenir des foies savoureux (IECUR FÍCATUM > it. *fegato*, sard. *fikatu*, esp. *hígado*, port. *figado*; gallo-roman *FÍTICUM > franç. *foie*, occ. cat. *fetge*, gasc. *hidge*, mais roum. *ficat* < FICÁTUM, cf. aussi Blasco Ferrer, 1984, 35) vaut également pour son modèle grec συκώτι, également bov., < συκώτιον < (ἦπαρ) συκωτόν remplaçant ἦπαρ, qui n'a survécu que dans la langue médicale.

Dans le champ des moments de la journée, parmi les mots grecs anciens désignant le 'matin', ἔως, ὄρθρος, et le 'soir', ἑσπέρα, δειλή, les trois premiers ont connu une forte restriction de sens. Ἐως 'aurore, point du jour' n'est conservé que dans la langue poétique sous la forme ηώς et a été remplacé depuis longtemps par ἀυγή, dans la mesure où le mot du grec ancien ἀυγή 'lumière (du soleil), éclat, rayon' peut être pris comme une image pour désigner le crépuscule. Le grec. emploie en ce sens le dérivé ἀυγινό (cf. otr. γβινό, γβινά 'alba'). Le terme hérité du grec ancien ὄρθρος 'aurore' est l'exemple d'une forte restriction sémantique vu qu'il n'est utilisé que dans la langue ecclésiastique pour désigner la 'messe basse'. Pour dire le 'matin' on emploie, en grec moderne, το πρωί, substantivation de l'adverbe homomorphe du grec ancien signifiant 'le matin, de bon matin'. Le parallèle avec l'évolution qui

conduit du latin *mane* à **(hora) maneana* > esp. *mañana* ‘matin’ et *demane* + suff. > roum. *dimineață* ou, avec préférence pour *(tempus) matutinum*, à franç. *matin*, cat. *matí* resp. d’après *(hora) matutina* à it. *mattina* est encore plus frappant dans l’évolution dialectale grecque, où l’on a également affaire à un phénomène de substantivation de l’adjectif correspondant, cf. otr. *πρωνό* < τὸ πρωινό, bov. *η πουρροή* < ἡ πρωινή. Dans la langue standard, par contre, *πρωινό* s’est fixé à époque récente dans la signification de ‘petit déjeuner’, où il remplace le terme antique ὄριστον. Pour ce qui est de l’‘après-midi’ et du ‘soir’, on observe une restructuration presque complète des signifiants et des signifiés de ce champ sémantique: le grec ancien *δείλη* ‘après-midi’, qui pouvait désigner toutes les heures qui s’étendent entre le déjeuner et le coucher du soleil, reste dans la langue littéraire avec la signification ‘partie de la journée qui précède le coucher du soleil’; les formes populaires en sont το δέιλι et το δειλινό. Cette dernière forme, en tant que nominalisation d’un adjectif dérivé, continue l’expression antique *δειλινόν δειπνον* ‘dîner’, mais signifie aujourd’hui, à côté de l’heure du coucher du soleil, ‘le goûter’. L’‘après-midi’ est rendu, en grec moderne, par *απόγε(υ)μα*, mot dérivé du grec ancien *ἀπογεύομαι* ‘goûter’ et doit avoir signifié d’abord ‘ce qui a été goûté’, d’où ‘l’heure du goûter’, mais qui signifie aujourd’hui à peu près ce que *δείλη* signifiait en grec ancien. On ne trouve aucun de ces mots en graecanien. Le terme pour désigner le ‘soir’ s’est lexicalisé, de manière tout à fait parallèle au latin vulgaire *sero* (cf. franç. *soir*, occ. *al ser* ‘le soir’); *sera* (*hora*, cf. roum. *seară*, it. occ. surs. *sera*, eng. *saira*) resp. *tarde* (cf. esp. port. *tarde* ‘après-midi, soir’) resp. *tarda* (*hora*, cf. cat. *tarda*), dans la désignation imagée de ‘heure tardive’: à la place de ἑσπέρα, qui n’existe encore dans la langue standard que dans l’expression fixe *καλησπέρα!* ‘bonsoir!’, on rencontre *βράδυ* ‘soir’ < gra. *βραδύς* ‘lent, tardif’, adjectif qui s’est maintenu dans la langue soutenue à côté du terme plus familier *αργός* ‘oisif, inactif, lent’ resp. *όψιμος* ‘tardif’. La souplesse du grec se montre par ex. dans la fine gradation des parties de la journée qui vont de l’*απόγευμα* ‘après-midi’ par le *δειλινό* ‘heure(s) qui précède(nt) le coucher du soleil’ et le *βραδάκι*, diminutif de *βράδυ* ‘soir’, qui désigne les ‘premières heures du soir’, jusqu’au *βράδυ* ‘soir’ proprement dit. Pour le graecanien, Rohlfs note bov. *vradi* ‘*pomeriggio avanzato, sera*’, otr. *vradi, vrati, vrai* ‘*sera*’.

Le mot antique *ἔαο* ‘printemps’ a été remplacé dans la langue standard par l’image de la saison qui ouvre l’année, *άνοιξη*, < gra. *άνοιξις* ‘ouverture’, tout à fait comme le latin *ver* a gagné en latin vulgaire en transparence par l’adjonction de *prima* parce que le sens de *ver* avait passé de ‘début du printemps’ à celui de ‘début de l’été’, si bien qu’on dut rajouter *primum* à *ver* resp.

prima à *vera* ou préciser *tempus* par le classificateur *primum* pour désigner le printemps proprement dit (cf. roum. *primăvară*, it. cat. esp. port. *primavera*, franç. *printemps*). Quant à l'été, il fut alors nommé *aestas* (cf. franç. *été*, it. *estate*) resp. *aestivum* (*tempus*, cf. cat. occ. *estiu*, esp. *estío*, port. *estio*). Jusqu'au Siècle d'Or, on fit encore en espagnol une distinction entre *verano* 'fin du printemps' et *estío* '(début de l')été' (cf. Corominas/Pascual, *DECH*, s.v. *verano*). Mais dans la Romania latérale, le lexème VER s'est conservé en tant que tel (cf. roum. *vară* 'été') ou bien, comme en portugais et en espagnol, on a développé une forme substantivée de l'adjectif VERANUM (TEMPUS, cf. port. *verão*, esp. *verano*, mais sard. *beranu* 'printemps'). Le grec, de son côté, a spécialisé le sens de l'ancien *θέρος* 'temps de la récolte, été' en le restreignant à 'récolte' et a rendu le concept 'été' par l'image de la saison du 'beau temps', *καλοκαίρι* (cf. *supra* 2.2.3. au début). Par contre, l'automne était désigné, dès le grec ancien, par une expression imagée, mais qui est devenue opaque en grec moderne: la deuxième moitié de l'été était nommée *ὀπώρα* pour son abondance en fruits et en récoltes; *φθινόπωρον*, littéralement 'diminution/fin de la récolte', désignait la saison qui suivait et que nous appellerions plutôt fin d'automne. En grm., *φθινόπωρο* est l'équivalent d' 'automne', roum. *toamnă*, it. *autunno*, surs. *atun*, eng. *utuon*, esp. *otoño*, port. *outono*, terme demi-savant dans la Romania centrale (Italie et Gaule)⁽¹¹⁾, mais qui paraît avoir été peu populaire surtout dans le sud de la Gaule et en Catalogne (cf. occ. cat. *tardor* 'automne'). En grec, le verbe *φθίνω*, encore plus que le substantif *ὀπώρα*, relève de la Katharévoussa, si bien que *φθινόπωρο* n'est transparent que pour les gens cultivés. Il est tout à fait significatif que le graec. ignore ce mot savant.

Dans le champ notionnel 'travailler, travail', le latin classique faisait déjà la distinction entre les mots plutôt neutres *opus* ou *opera* resp. *operam dare alicui rei* et les termes *labor* resp. *laborare*, qui soulignaient l'effort et la peine. L'italien par ex. tire de là ses *lavorare* et *lavoro*, qui ont conservé l'ancienne signification, de même le portugais connaît le latinisme *laborar* 'travailler, se donner du mal', tandis que la plupart des autres langues romanes se sont contentées du sens de 'modeler', par ex. la terre, la pierre ou d'autres matériaux, cf. esp. *labrar*, ou uniquement la terre, cf. franç. *labourer*, cat. *llaurar*, port. *lavrar*. Pour dire le 'travail', on a introduit l'image de la torture que l'on faisait subir avec le *tripalium* et qui a donné d'abord en français *travailler*, *travail*, puis par le v. prov. *trebalh*, le cat. *treball* et l'aragon. *triballo* l'esp. *trabajo* et par le v. galic. le port. *trabalho* (cf. aussi l'étude détaillée de Bigalke, 1996). En grec, le mot antique *ἐργασία* 'action de produire par son travail' s'est

(11) Pour les nombreuses formes populaires dialectales de l'Italie, voir Pfister, *LEI*, t. III, 2, pp. 2583-2594.

conservé dans la langue officielle comme terme technique, de même ἐργάζομαι ‘travailler’, mais dans les expressions populaires, ce sont des images comme celle du ‘travail des esclaves’ (δουλεύω ‘être esclave, faire un travail d’esclave’ > grm. ‘travailler’, δουλεία ‘esclavage, servitude’ > grm. δουλειά ‘travail’) qui ont remplacé les anciens πόνος ‘travail, peine, rude labeur, souffrance’ et πονέω ‘travailler dur, se donner de la peine, souffrir’ qui, eux, se sont spécialisés dans le sens de ‘souffrance’ resp. ‘faire mal’. L’ancienne signification de πόνος, comme on s’y attend, s’est conservée dans le dérivé savant επίπνος ‘qui coûte de la peine, pénible’⁽¹²⁾. Le graec. emploie également δουλεία pour ‘travail’ et κάννω δουλεία pour ‘travailler’, quand αργάζω < ἐργάζω et αργασία < ἐργασία ne sont utilisés que pour désigner le travail des champs. Le mot du grec ancien κάμνω ‘se fatiguer, s’épuiser’ s’est affaibli dans le grm. κάνω ‘faire’ (cf. aussi graec. κάννω ‘faire’) où il remplace le terme classique ποιέω, qui ne s’est conservé que dans la langue soutenue et, en grm., dans des composés savants comme χρησιμοποιώ ‘utiliser’, βιομηχανοποιώ ‘industrialiser’, etc.

Nous donnerons comme exemple de la classe des verbes εὐπορέω ‘être dans l’abondance, être en état de’, dont la contamination avec ἔμπορος ‘marchand, marchand en gros’ a donné grm. μπορώ ‘pouvoir’ qui remplace gra. δύνασθαι ‘pouvoir’. Dans de nombreux dialectes limitrophes, on voit apparaître à la place des formes comme σώζω, σώνω ‘pouvoir’ (< gra. σώζειν ‘sauvegarder, sauver’). La langue standard a opéré une distinction de sens: l’ancien verbe σώζω a gardé sa signification traditionnelle tandis que le présent σώνω, refait, comme si souvent, sur l’aoriste, en l’occurrence έσωσα, est porteur de l’innovation sémantique ‘pouvoir atteindre, parvenir à; suffire, satisfaire’⁽¹³⁾. Dans cette signification, qui a connu dans les dialectes limitrophes nommés ci-dessus une évolution ultérieure conduisant au sens de ‘être en état de, pouvoir’, il remplace le verbe μπορώ du centre, qui ne s’y est probablement jamais développé. Dans le grec du Pont, σωζω veut dire ‘avoir la force de, mettre sa confiance en qc.’, en cyprite et dans le dialecte de Bova σώνω

(12) Les formations savantes du grm. standard, comme celles du toscan dans les langues romanes, sont souvent difficiles à identifier formellement, c’est-à-dire au fait qu’elles ne montrent pas les évolutions phonétiques suivies par les mots hérités. C’est pourquoi la sémantique d’une part, i.e. la reprise de la signification qu’avait le mot en grec ancien, et le critère morphologique de la présence de préfixes savants comme ανα-, επι-, υπο- (cf. dans le monde latin *con-*, *inter-*, *sub-*, *trans-*) d’autre part nous sont d’une aide d’autant plus précieuse.

(13) C’est à l’époque byzantine que cette forme et cette signification ont été léguées au roumain, où l’on trouve *a sosi* ‘arriver’ à côté du verbe *a ajunge*, d’origine latine. Voir aussi *infra* 3.3. pour le concept d’‘arriver’.

signifie 'pouvoir', à Sphakia/Crète, on trouve σῶζω en ce sens, au Salente, σῶζω (cf. Rohlfs, 1964, s.v.). La fragmentation du monde grec en zones caractérisées par le choix de μπόρω et en zones où σῶζω, σώνω est le type préféré est tout à fait comparable aux différenciations lexicales qui divisent dans tant de cas le monde latin.

La morphologie de l'ancien paradigme de οἶδα 'je sais, connais' a été simplifiée dès la koinè, ce qui n'a pas empêché qu'il ait été sémantiquement marginalisé et remplacé par le lexème originairement transparent ἐξηῦρον, 'je parvins à savoir' > 'je sais', > ἤξευρα > grm. ἤξερα 'je sais', cf. bov. τσέρω, šέρω, otr. φσέρω, τσέρω. De même que plus tard en latin, l'aspect parfait porté originairement par εἰδέναι, puis également celui de l'aoriste ἐξηῦρον ont disparu. C'est de la même manière que le lat. *novisse, cognovisse* a été remplacé par le présent originairement à valeur inchoative *cognoscere* 'apprendre à connaître' (cf. roum. *a cunoaște*, it. *conoscere*, cat. *conèixer*, franç. *connaître*, esp. *conocer*, port. *conhecer*, etc.). D'un autre côté, le lat. *scire* ne s'est maintenu que dans la Romania latérale de l'Orient et du Centre (cf. roum. *a ști*, sard. *iskire* 'savoir'), quand, partout ailleurs, il a reculé devant le terme d'abord à la mode *sapere* 'avoir du goût' > 'avoir bon goût' > 'être au courant, s'y entendre' (cf. franç. *savoir*, cat. esp. port. *saber*, it. *sapere*). Le concept de 'connaître' n'était apparemment pas distingué clairement de celui de 'savoir' en grec ancien, car γινώσκειν, qui n'a pas survécu, disait plutôt le processus de prise de connaissance (cf. Dietrich, 1995b). Le verbe antique γνωρίζω 'faire connaître, acquérir la connaissance de, reconnaître' s'est maintenu et n'a pratiquement pas changé de signification jusqu'à maintenant (cf. également graec. αννωρίζω, avec des variantes formelles, qui peut avoir les sens de '*conoscere, riconoscere*').

Dans le champ sémantique des activités de l'esprit, les lexèmes exprimant l'acte de penser se sont moins bien maintenus dans la langue populaire que dans le registre soutenu, qui a conservé les mots savants. On retrouve, il est vrai, dans la seule langue standard, le verbe du gra., διανοεῖσθαι 'méditer, réfléchir, penser, concevoir, se proposer de', dans le sens de 'méditer', ainsi que le substantif διάνοια 'intelligence, entendement' (cf. le dérivé διανοούμενος 'intellectuel'); aucun des mots de ce champ n'est attesté en graecanien. Le verbe du gra., ἐννοῶ 'avoir dans l'esprit, réfléchir, se proposer de, avoir l'intention de, se représenter, signifier', s'est conservé en grm. de façon plus ou moins inaltérée ('se représenter, comprendre qc. en un certain sens') et doit pour cette raison être considéré comme relevant de la langue soutenue. Il en est de même pour le verbe du grm. συλλογίζομαι 'conjecturer, réfléchir sur' qui perpétue morphologiquement et sémantiquement le terme

du grec ancien. Par contre, pour ‘penser, se représenter, avoir l’intention de’, le grec moderne emploie le lexème populaire σκέφτομαι < gra. σκέπτομαι resp. σκοπέω ‘scruter, examiner, peser, réfléchir à’, où le caractère imagé porté par l’idée d’‘observation intense’ s’est tout à fait affaibli. Le champ sémantique ‘apprendre (par l’étude ou par des renseignements donnés)’ est couvert dans la langue standard par μαθαίνω < gra. μανθάνω ‘apprendre, reconnaître, comprendre’, qui a pris également le sens populaire d’‘enseigner’ (en place du verbe διδάσκω employé dans la langue soutenue, de façon comparable au franç. *apprendre*, qui veut dire aussi bien ‘étudier’ (it. *imparare*, roum. a *învăța*) qu’‘enseigner’)⁽¹⁴⁾. On retrouve en graecanien des emplois similaires, cf. bov. μαθαίννω, otr. μαπταίννω. En grec ancien, on utilisait λανθάνεσθαι τινος pour dire ‘oublier’, ou encore ἀπομανθάνειν ‘désapprendre’; le grec moderne se sert à la place d’une ancienne expression dont le caractère imagé s’est effacé, ‘jeter dans le néant/dans le chaos’, i.e. ξεχνώ, et qui est apparentée au verbe χάνω ‘perdre’, refait sur ἔχασα < byz. ἐχάωσα ‘je jetai dans le chaos, perdis’. Le verbe du gra., μμνήσκεισθαι ou μεμνήσθαι τινος ‘se rappeler’, n’a pas été conservé et a été remplacé par θυμούμαι sans doute venant de ἐνθυμείσθαι ‘prendre à cœur, prendre en considération, réfléchir’ formé sur θυμός ‘âme, cœur’, selon un transfert qu’on retrouve dans le roum. *amîntesc* ‘je me souviens’ resp. esp. *recordar*, *acordarse*, cat. *recordar-se*, it. *ricordare* resp. a. franç. *revenir*, occ. *se remembrar*, port. *lembrar(-se)*. Pour le signifié ‘oublier’, on trouve, dans les langues romanes, à côté de roum. *a uita*, cat. *oblidar(-se)*, esp. *olvidar*, les formes imagées it. *dimenticare*, *scordare* et l’image devenue opaque dans sard. *iskarèssere* < EXCADESCERE; port. *esquecer*.

De même que dans la langue parlée de la plupart des pays du monde latin, les verbes neutres *capere*, *sumere* qui signifiaient ‘prendre’ ont été remplacés par des verbes exprimant l’idée de ‘faire un «pilier» (d’objets volés), amasser’ (*pilare*/**piliare* > it. *pigliare*, eng. *piglier*, resp. ‘saisir’ (*pre(he)ndere* > franç. occ. cat. *prendre*, occ. *prene*, it. *prendere*), le terme du gra., λαμβάνειν, qui s’est spécialisé dans les sens figurés de ‘prendre en main’, ‘accueillir, recevoir’ resp. ‘prendre’ et qui, dans son sens concret, n’a de toute évidence pas non plus cours dans des dialectes comme le graecanien, a été éliminé au profit du concept plus imagé de ‘élever, enlever’ représenté par ἐπαίρω > grm. παίρωνω, qui signifie ‘prendre, ravir, s’emparer de’, mais aussi ‘accueillir, recevoir’ (cf. otr. παίρωνω, bov. παίρωω ‘saisir, enlever, confisquer’). Le monde latin

(14) ‘Enseigner’ au sens de ‘faire un cours magistral’ se dit παραδίδω, qui, probablement sous l’influence byzantine, a donné le roum. *a preda* ‘enseigner’, littéralement ‘donner devant, présenter’, russe пре-подаватѣ ‘enseigner’, пре-подаватель ‘professeur’, serbo-croate *pre-davać* ‘enseigner’ ainsi que le hongr. *elő-adni* ‘enseigner’, verbes qui présentent tous le préfixe correspondant à franç. *pré-*.

connaît un phénomène parallèle, dont l'exemple le plus évident est celui du roumain *a lua* 'prendre' < *levare*, ainsi que celui des dialectes de l'Italie du Sud, de Sardaigne et de Dalmatie (Ile de Veglia) où l'on trouve également pour exprimer l'idée de 'prendre' des lexèmes qui continuent le lat. *levare*. Dans la Romania centrale et occidentale, le lat. *tollere* s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui en italien (*togliere*) et dans certains parlers rhétiques (cf. eng. *tour* 'prendre'), mais a été remplacé en gallo-roman et en ibéro-roman par le concurrent **inde levare* resp. *levare* 'enlever', cf. port. *levar*, cat. esp. *llevar* 'enlever', occ. *levar*, *enlevar* aussi bien que franç. *enlever*. Les verbes *toldre* du v. cat. et du v. prov., *toldre*, *toudre* de l'anc. franç., ont vieilli et disparu, tandis que dans les langues ibériques la signification s'est spécialisée en 'prendre, enlever le souffle' > 'fatiguer' et 'paralyser', cf. galic. *toller*, port. *tolher* 'paralyser, empêcher', esp. *tullir* 'paralyser', 'léser, porter préjudice à qn.'.

En grec comme dans les langues romanes, on retrouve les mêmes concepts pour dire dans un sens figuré l'activité intellectuelle de 'saisir', comparer grm. *καταλαβαίνω* 'je comprends' mis pour gra. *συνιέναι*, *κατανοεῖν* (grm.. langue soutenue *κατανοώ*) et **capire*, cf. it. *capire*, cat. occ. *capir*, surs. *capir*, eng. *champir*, ou *percipere*, cf. port. *perceber*, resp. *compre(he)ndere*, cf. franç. *comprendre*, surs. *cumprander*, esp. *comprender*, resp. **cupessare* < *capessere* X *cuperare*, cf. cat. *copsar* 'saisir au vol, comprendre' (*DECLLC*, s.v.), ou encore *intendere*, cf. esp. *entender*; il n'y a que les régions comme la Dacie et la Rhétie, qui furent tôt coupées du reste du monde latin et dans lesquelles ces innovations jargonantes ne purent s'implanter, qui ont conservé le mot ancien *intellegere*, cf. roum. *a înțelege*, eng. *incleger*, *incler* 'comprendre'; voir aussi Stefenelli, 1992, 170, 173.

Alors que le concept 'écrire' n'a connu d'évolution sémantique ni en latin ni en grec, il n'en est de même pour celui de 'lire' que dans le monde latin. Le grec ancien ne possédait même pas de lexème pour l'exprimer (cf. les dérivés *ἀναγιγνώσκειν* et *ἀναλέγεσθαι*). Le grec moderne emploie *διαβάζω* 'je lis' < *διαβιβάζω* 'je fais traverser, passer au-delà'. Dans les dialectes, l'image de 'faire passer, traverser' s'est concrétisée de manière tout à fait différente, si l'on en croit les occurrences données par Rohlfs (²1964, 126) pour le bov. *διαβάτω* '*io inghiotto, divoro*', mais otr. *διαβάζω* '*io traverso*'. Le graec. utilise, pour dire 'lire', le verbe *μελετάω*, qui signifiait en gra. 'donner ses soins à, s'exercer à, se livrer à une étude' et qui, dans la langue standard d'aujourd'hui, a pris le sens de 'étudier, apprendre, planifier', dans l'usage populaire, celui de 'citer qq., nommer'.

La modification du champ sémantique 'parler' - 'discourir' est considérée par les romanistes comme l'exemple par excellence de la manière dont le latin

vulgaire a privilégié les expressions imagées comme *fabulari* > **fabulare* ‘fabuler, raconter des histoires, jaser’ > ‘parler, discourir’ (cf. esp. *hablar*, port. *falar*) et *fabellare* (cf. sard. *faeddare*) au détriment d’un verbe neutre comme *loqui*. C’est un phénomène bien connu qu’à l’époque chrétienne, les régions centrales du monde latin leur ont préféré l’expression d’abord à la mode ‘raconter des paraboles’ > ‘jaser’ > ‘parler’ (cf. it. *parlare*, cat. occ. *parlar*, franç. *parler*; cf. Stefenelli, 1992, 17, 141, 186). En grec, on assiste à une évolution sémantique tout à fait similaire, et qui a conduit à une substitution analogue des signifiants.

Il est vrai que ce phénomène s’est également accompagné d’une refonte complète de structure. Le grec ancien faisait bien la distinction entre le sens transitif ‘dire’ qu’il exprimait par λέγω resp. φημί et l’intransitif ‘parler’, mais il n’avait pas de lexème fixe pour rendre ce dernier: Φωνεῖν signifiait ‘parler’ au sens de ‘émettre des sons (articulés)’, λαλεῖν à celui de ‘exprimer des discours’, puis de ‘jaser, papoter’, et διαλέγεσθαι τιμι voulait dire ‘s’entretenir avec qq.’. Il n’y avait donc pas d’équivalent du lat. *loqui*, mais par contre, à la différence du latin, qui, comme les langues modernes, modifiait son verbe en lui ajoutant un adverbe (par ex. *recte loqui*, *hablar español*, *a vorbi românește*, *parler haut*), c’était un verbe spécifique qui désignait chaque fois le mode de parler, par. ex. ἑλληνίζεῖν (ou ἑλληνιστί λέγειν), σολοικίζεῖν, βαρβαροφωνεῖν, ὀρθολογεῖν ou encore ὀρθῶς λέγειν; ainsi λέγειν couvrait en vérité à la fois les significations de ‘dire’ et ‘parler’. Le verbe du grec moderne, μιλό (μιλάς, μιλά; (K) μιλεῖς, μιλεῖ) ‘parler’ remonte au gra. ὀμιλέω, qui, dans la littérature classique, a le sens de ‘avoir commerce avec’, i.e. ‘fréquenter’ resp. ‘avoir des relations (amicales, hostiles, sexuelles) avec qq.’, ‘être familier de qq./être familiarisé avec qq.’ et n’a pris celui de ‘parler avec qq.’ qu’à partir de l’époque hellénistique (Polybe) et dans le grec du Nouveau Testament, pour supplanter ensuite διαλέγεσθαι, cf. également otr. ομιλώ, αμιλώ, μιλώ. Dans les idiomes calabrais du graecanien, on dit pour ‘parler’ πλατέ(γβ)ω < *πλατεύω ‘prononcer en ouvrant largement la bouche’, mot qui ne se retrouve que dans le gra. πλατειάζω, formé sur πλατύς ‘large’, cf. bov. πλατέομε γρήκα ‘nous parlons grec’. Chez les Pères de l’Église, ὀμιλία a pris également la signification de ‘sermon’ après que le nom est passé de son sens originnaire de ‘commerce, réunion’ à celui de ‘entretien’. En grec moderne, μιλιά ‘parole, discours, mot’ porte sur le contenu de l’énonciation, tandis que λαλιά ‘discours, voix, chant, gazouillement’, sur le son et le timbre. S’il y a bien dans l’Antiquité, comme Coseriu (1968, 49) l’a montré, des parallèles entre *fabulari* et λαλεῖν, ce dernier n’a pourtant pas eu, au cours de son évolution historique ultérieure, le rôle qu’a joué le terme *fabulari* dans le monde latin. C’est ainsi qu’il s’est spécialisé dans le registre de la ‘sonorité’ produite par toutes créatures émettant

des sons ou par des instruments de musique et s'emploie aujourd'hui aussi bien pour le chant du coq, le timbre d'un instrument que pour le discours humain, cf. également otr. ελαλώ, ελαδώ 'résonner', ελαδούνε ε καμπάνε 'suonano le campane' (Rohlf, 1964, 289).

De même que le lat. *edere* 'manger' ne s'est pas maintenu dans les langues romanes (à l'exception de l'esp. port. *comer* < *comedere*), mais a été remplacé par des mots plus expressifs comme *manducare* 'bouffer, mâcher' (cf. roum. *a mânca*, it. du Sud *magná*, cat. *menjar*, franç. *manger* > it. *mangiare*, sard. *mandigare*, eng. *mangiar*, surs. *magliar*, cf. aussi Stefenelli, 1992, 53, 88), le verbe du gra. ἔσθίειν 'manger' a également disparu au profit du terme plus fort τρώγειν 'ronger, mâcher' que l'on trouve déjà dans les Évangiles. La langue standard actuelle emploie τρώω, le dialecte de Bova τρώγω, l'otr. τρώ. Mais partout, le thème, déjà supplétif en grec ancien, de l'aoriste de ἔσθίειν, φαγεῖν, s'est perpétué (grm. ἔφαγα 'je mangeai').

Dans le registre des verbes exprimant 'l'acte de tuer', le grec a également substitué au verbe ἀποκτείνω, devenu opaque et de là neutre, un terme plus imagé, σκοτώνω 'tuer' < gra. σκοτώω 'obscurcir'. Mais cette image disant l'obscurcissement de la lumière du jour (de la vie) ne se retrouve pas en graecanien. On sait que le latin vulgaire a d'abord préféré employer *occidere* que de se servir du terme *interficere* qui appartenait de toute évidence à la seule langue écrite et bureaucratique (cf. it. *uccidere*, sard. *bokkire*, roum. *a ucide*, cat. *occir*) pour finir par avoir recours, d'ailleurs de façon différente selon les régions, à de nouvelles images: **tutare* (*famem*) 'se garantir (de la faim)' > 'adoucir, éteindre (la faim)' > 'faire s'éteindre (pour la vie)' > 'tuer'; *(*ad*)*mateare* 'abattre d'un coup de massue' (cf. surs. eng. *mazzar*, it. *ammazzare*, et Pfister, *LEI*, s.v.) resp. **mattare* formé sur *mattus* 'abêti par le vin' (cf. esp. port. *matar* et it. *mattare* 'uccidere (il tonno)', *mattanza* 'fase finale della pesca dei tonni', Corominas/Pascual, *DECH*, s.v.).

2.2.5. Différenciations sémantiques entre langue commune et langue technique

La distinction entre langue commune et langue technique repose sur l'observation que la langue commune montre très souvent une préférence pour des expressions originaires plus imagées tandis que la langue technique conserve un terme neutre. Évidemment, cette distinction n'introduit souvent qu'un aspect qui vient s'ajouter aux types traités dans le paragraphe précédent. C'est ainsi que, par exemple, ὄρνις 'oiseau' est abandonné dans la langue spontanée, ou du moins sa signification se voit réduite dès la fin de l'époque classique à 'femelle d'oiseau, poule' pour ne se conserver dans l'évolution populaire que dialectalement (par ex. otr. ὄρνισσα, ὄρνιτα 'oiseau'), et

dans la langue standard uniquement dans le terme technique ὄρνιθα 'femelle d'oiseau, poule'. Dans la langue standard commune, 'poule' se dit κότα, féminin du substantif κόττος du gra., dont le sens et l'origine sont quelque peu obscurs. Pour dire 'oiseau', on voit apparaître le latinisme πουλί < πουλλίον < lat. *pullus* 'jeune animal, poulain', qui donne en dialecte πούλλα (cf. graec., dialecte de Carpathos); à Rhodes et à Kos on a la variante πούλλα; cf. franç. *poule*, it. *pollo*, span. *pollo* (*polla* 'poulet, poulette'), sard. *pudda*, opposés au roum. *găină*, it. esp. *gallina*, port. *galinha* 'poule, oiselle'. Parmi les hyponymes, le terme classique ἀλεκτρούων (au masc. le 'coq') a été remplacé dans la koinè par le mot autrefois poétique ἀλέκτωρ, que les dialectes ont conservé en ce sens (cf. graec. ἀλέστορα, ἀλέπτορα et dans de nombreuses îles ἀλέχτορα, cf. aussi (K) ἀλέκτωρ), mais auquel s'est substitué dans la langue standard soit l'onomatopéique κόκορας (cf. franç. *coq*), soit le terme imagé πετεινός gra. 'volatile' > grm. 'coq', qui, de même que le mot du grm. πετούμενο 'oiseau', proprement dit 'volatile', est dérivé du verbe πετώ 'voler'. Le substantif classique ἀλεκτρούων (au féminin, la 'poule') a disparu au profit du terme ὄρνις, ὄρνιθα 'poule' (cf. *supra*). On assiste ainsi à un mouvement cyclique où, comme d'ailleurs pour le franç. *volaille*, des lexèmes désignant l'oiseau, 'qui vole' et des termes plus spécifiques se substituent les uns aux autres pour signifier le 'coq' resp. sa femelle.

Le langage technique de la langue standard (ainsi que quelques dialectes comme celui de Carpathos, qui emploie le mot ὄρο, ou le crétois, qui dit τα ὄρη) a conservé le terme classique ὄρος 'mont, montagne', alors que la langue commune se sert du lexème à l'origine cyrénaïque, comme en témoigne Hérodote, ὁ βουνός 'colline' > grm. το βουνό 'mont'. Dans le dialecte de Rhodes et de Chios, on trouve γουνί < βουνί, mais en otr. γονί 'mont', qui vient probablement de γονίον < gra. γουνός 'hauteur arrondie, contrefort de montagne, mamelon'.

Le mot classique pour désigner l'œil, ὀφθαλμός, n'a survécu que dans la langue technique (et dialectalement, cf. bov. φταρμού 'œil') parce que, dans la langue parlée, on a évidemment préféré le terme autrefois poétique ὄμμα 'œil', dont le diminutif ὀμματίον a donné le grm. μάτι 'œil' (cf. également otr. αμμάτι, αμμάι 'œil'). Le 'nez' se dit en grm. μύτη < byz. μύτις 'museau', qui remplace gra. ῥίς, ῥινός 'nez'. Rohlf's (1964, 344), au vu des occurrences dialectales comme graec., rhodien μύττη, les fait dériver d'une forme *μύττη.

Le mot φεγγάρι, littéralement 'ce qui brille', désigne de façon limpide la 'lune' et a remplacé gra. σελήνη 'lune', qui n'est plus utilisé qu'en langage technique (cf. également graec. φεγγάρι 'lune', et aussi otr. φέγγο 'lune' < φέγγος 'lumière, éclat, rayonnement').

Σπίτι ‘maison’ < ὄσπίτιον ‘auberge’ < lat. *hospitium* est un ancien latinisme de l’époque impériale introduit vers le IV^e siècle; il a, dans la langue standard, remplacé οἶκος dans le sens de ‘maison (en tant que bâtisse)’ et l’a fait glisser dans la langue de la publicité (cf. οἶκος μόδας it. ‘*casa di moda*’, ‘magasin de vêtements’) resp. dans la signification ‘maison (au sens d’institution)’, par ex. ‘entreprise’ ou dans des dérivés, devenus partiellement opaques, comme par ex. νοίκι ‘loyer’, issu du mot demi-savant ενοίκιο ‘location’ < gra. ἐνοικέω ‘habiter dans’. Pour dire ‘maisonnée’, on emploie le terme technique de la katharévoussa, οικία, ainsi au téléphone «οικία Συμεωνίδη» ‘vous êtes bien chez les Symeonidis’. Οἶκος, au contraire de ὄσπίτιον (cf. graec. σπίτι, σπίδι), ne semble pas non plus s’être maintenu dans les dialectes comme lexème.

Pour désigner une basse température, le grec ancien n’avait principalement à sa disposition que l’adjectif ψυχρός ‘frais, froid’ et il pouvait se servir tout au plus des dérivés κρυερός et κρυώδης du substantif κρύος ‘gelée, froid glacial’ pour dire ‘glacial’. Comme dans quelques autres cas (par ex. κοντός ‘perche’ > ‘court’), ce dernier substantif, employé en fonction d’épithète, est passé à la classe des adjectifs, si bien qu’en grec moderne, il est l’unique adjectif qui veuille dire ‘froid’ au sens concret du terme (cf. grm. κρύος ‘froid’ et το κρύο ‘le froid’), alors que ψυχρός s’emploie plutôt pour le sens figuré (par ex. ψυχρός άνθρωπος ‘un homme froid’) ou pour une température moyennement basse, i.e. ‘fraîche’ (par ex. ψυχρός καιρός ‘temps frais’). Dans les dialectes, par contre, ψυχρός s’est maintenu dans sa signification première (cf. graec. τοιχιρό, σπιριρό, φσιχιρό, φσιχιρό ‘*freddo*’); l’idiome du Salente ne se sert de κρύο que comme substantif signifiant ‘givre’.

2.2.6. Transformations sémantiques dues à un déplacement des frontières sémantiques

Dans les paragraphes suivants il s’agit de la restructuration de certains champs lexicaux et, par là, d’un véritable changement de signification dans le champ sémantique respectif. Ce type de changement lexical s’est trouvé, de façon plus ou moins claire, dans les exemples traités des paragraphes précédents, mais ici nous avons regroupé des cas dont la caractéristique sémantique n’est ni l’affectivité ni l’expressivité imagée, mais la restructuration des oppositions à l’intérieur d’un champ sémantique.

La relation antonymique qui existe entre ‘aller’ et ‘venir’ s’est clarifiée du fait que le gra. ἔρχομαι ‘aller’ et ‘venir’ s’est vu limité à la signification de ‘venir’ et que, d’autre part, le mot de la langue soutenue εἶμι (ἰέναι), qui signifiait traditionnellement ‘aller’, a été éliminé au profit de ὑπάγω resp. byz. ὑπαγαίνω ‘décamper, s’en aller, aller’ > grm. πάω resp. > πηγαίνω ‘aller’. On retrouve cette distinction dans les dialectes, cf. graec. ἐρχομαι ‘venir’, πάω

‘aller’, bov. εγιά(β)ινα, forme d’aoriste, < ἐδιάβην, resp. otr. επίστα, επίστα, επίττα < gra. ἐπῆλθον ‘je vins, suis venu’. Βαίνω, qui voulait dire ‘marcher (sans autre précision de direction)’, a été conservé dans la langue soutenue, et dans la langue populaire surtout dans des composés comme διαβαίνω ‘traverser; franchir’ (= περνῶ < gra. περάω), μπαίνω ‘entrer’ < ἐμβαίνω et βγαίνω ‘sortir’ < gra. ἐκβαίνω. Dans cette même langue, le fait de ‘marcher (sans direction fixe)’ se dit περπατώ ‘marcher, déambuler, se promener’ < gra. περιπατέω, cf. également dialecte d’Astypalaia πορπατώ, bov. παρπατώ, πορπατώ, otr. προπῶ ‘*io cammino*’. La refonte du champ de ‘aller’ est tout à fait comparable à la manière dont les régions centrales du monde latin ont privilégié AMBULARE/*AMLARE/*AMNARE/AMBITARE (cf. franç. *aller*, it. *andare*, cat. *anar*, esp. port. *andar*, roum. *a umbla*) au détriment de *ire* (conservé partiellement en ibéroroman) et dont a été introduit le germanisme *marcher, marchar, marciare* et le verbe CAMMINARE du latin vulgaire d’origine celtique (cf. gal. *camiñar*, port. *caminhar*, esp. cat. *caminar*, it. *camminare*, franç. *cheminer*). Le roumain montre une prédilection pour des formations imagées analogues (*a merge* ‘aller’ < MERGERE ‘s’enfoncer, plonger’, *a se duce* ‘partir pour, aller’), mais les champs sémantiques s’y répartissent un peu autrement, puisque aucun de ces verbes ne s’est spécialisé dans le sens de ‘aller à pied’ comme l’a fait *marcher*, etc. Par contre, les verbes roum. *a umbla* et esp. port. *andar* ont en commun les traits distinctifs ‘+ mouvement’ et ‘- indication de la direction’. Le parallèle dégagé par Coseriu (1968, 47 s.) entre gra. φέρομαι et roum. *a se duce* explique certainement l’expression populaire latine *se ducere* qui a été adoptée dans le latin des Balkans; mais son champ de validité ne s’étend plus à la langue standard du grec moderne qui n’utilise plus φέρομαι que dans le sens figuré de ‘se comporter, se conduire’.

L’opposition qui existait en gra. entre ὁράω ‘voir’ et βλέπω ‘regarder’ a été abandonnée au profit de βλέπω ‘voir’, si bien qu’on assiste à un nouveau supplétisme où βλέπω exprime l’aspect présent du développement et de la durée de l’action et εἶδα, qui correspond au gra. εἶδον, celui ponctuel de l’aoriste. En grec moderne, l’emploi intransitif de ‘regarder’ n’est pas différencié lexicalement de ‘voir’ et est également exprimé par βλέπω (par ex. βλέπω γύρω μου ‘je regarde autour de moi’). Le terme du gra. (κατα)θεᾶσθαι, θεωρεῖν ‘observer, regarder’ a été remplacé dans son sens concret par le néologisme κοιτάζω, dont l’origine et l’évolution sémantique ne sont pas sans avoir posé de problèmes. D’après les données qu’on trouve chez Andriotis, ³1983, s.v., on peut considérer comme certain que ce verbe est dérivé de κοιτή ‘lit’ (grm. ‘couche, lit, gîte’ et ‘lit (d’un fleuve)’) et comme probable que son emploi en ce sens est venu du fait que les gardes ont guetté et observé leur objet de surveillance de leur campement. La forme savante θεωρῶ n’est plus employée qu’au sens figuré, ‘considérer’ en tant que ‘regarder comme’, sur le

modèle analogue, quoique différent, du verbe gra. ἐπιθεωρέω ‘examiner soigneusement, contrôler, inspecter’, qui est utilisé aujourd’hui comme mot savant dans la même signification (grm. επιθεωρώ ‘contrôler, inspecter’). La forme populaire θωρώ a gardé par contre son sens concret de ‘observer, regarder’. En graecanien, on assiste à une évolution sémantique tout à fait différente, par laquelle βλέπω, à côté du sens de ‘voir’, a pris surtout ceux de ‘observer, surveiller, prendre garde, se tenir sur ses gardes’. Pour dire ‘voir’, c’est θωρώ (i.e. bov. θωρώ, χωρώ; otr. τωρώ) qui est employé, tandis que κοιτάζω n’y est pas attesté.

Le champ sémantique ‘prier’ - ‘souhaiter’ - ‘demander’ a été, comme dans le monde latin, profondément remanié. Le verbe du gra. δέομαι ‘prier’ a disparu et βούλομαι ‘vouloir, souhaiter’ n’appartient plus à la langue populaire; le champ sémantique de εὔχομαι s’est vu restreint de ‘adresser une prière’, ‘souhaiter qc. à qq.’ à ce dernier sens. Pour dire ‘demander qc. à qq.’, on emploie παρακαλώ, qui signifiait originellement ‘mander, appeler à son secours’. En outre, pour exprimer la même action, le grm., comme le gra., possède le terme ζητώ ‘chercher, demander’, dont la signification est comparable à celle du lat. *quaerere*, sauf que, dans la plupart des langues romanes, ce dernier verbe s’est spécialisé dans les sens ‘prier, désirer, exiger’ (cf. roum. *a cere*) resp. ‘désirer, demander’ et ‘poser la question de ...’ (cf. it. *chiedere*), ‘vouloir’ (cf. sard. *kérrere*) ou ‘vouloir, aimer’ (cf. esp. port. *querer*). C’est surtout dans la Galloromania que s’est conservée la nuance de ‘chercher’ (cf. a.franç. *quere, querre* ‘chercher; désirer, réclamer’, occ. *querre, querir* ‘chercher, quérir’, mais aussi frioul. *ciri* ‘chercher’). Le glissement de sens de ‘interroger’ à ‘demander’, que Coseriu (1968, 46) a observé dans le grec biblique et qui est un phénomène connu des langues romanes, ne s’est pas stabilisé jusqu’au grec moderne: ρωτώ < agr. ἐρωτάω ‘interroger’, puis aussi ‘prier’, ne signifie aujourd’hui qu’‘interroger’ (cf. bov. αρωτάω, otr. ερωτώ, ρωτώ ‘*domandare*’, probablement dans le sens de ‘interroger’). L’indistinction entre ‘interroger’ et ‘prier’, que l’on trouve dans le franç. *demander* et dans l’it. *domandare* et que Coseriu a postulée pour le grec hellénistique, est à notre connaissance tout au plus attestée en graecanien: pour dire ‘prier’, on a, dans ce dialecte, comme dans la langue standard, principalement recours au verbe ζητώ, cf. bov. (δ)ζητάω ‘*chiedo, mendico*’, mais on a δζητέμαι ‘*mi chiedo*’, i.e. ‘je me demande’, dans ce même dialecte. Pour dire ‘désirer qc., souhaiter’, le grec ancien avait le terme ἐπιθυμέω, qui a survécu en grec moderne comme verbe savant, mais courant (επιθυμώ ‘souhaiter, vouloir, aimer [avoir, faire qc.]’); il en est de même du gra. ποθέω ‘désirer avec ardeur, convoiter’, dont le sens est passé dans le grm. ποθώ ‘souhaiter avec ardeur, convoiter’. Par contre, l’idée de ‘exiger, demander’ exprimée par αἰτέω n’est plus dans le verbe simple αἰτώ, qui a pris dans

la langue administrative le sens de ‘faire une demande’, mais dans le composé *απαιτώ*, qui signifiait en gra. ‘redemander, réclamer’. L’évolution du latin aux langues romanes n’a pas laissé de place dans le champ sémantique au verbe *orare* ‘plaider pour, supplier, requérir, prier’. Le terme plus classique *rogare* ‘interroger, demander, prier’ n’a été conservé aujourd’hui qu’en esp., port. et roum. (*rogar, a ruga*) et en rhéto-roman (surs. *rugar*, eng. *rovar, rover*) après avoir été supplanté par ex. par *precari* ‘implorer, supplier’, terme plus expressif (cf. franç. *prier*, mais a.franç. *rover*), *pregar* en occitan et catalan, mais aussi *rogar* dans les langues anciennes. En italien, la signification de *rogare* s’est spécialisée en ‘demander la légalisation d’un contrat’ dans le langage technique des notaires. L’espagnol distingue plus clairement entre *rogar* ‘prier, demander’ et *pedir* ‘exiger’ (< **petire* < *petere* ‘chercher à obtenir’) que le portugais, où *pedir* est le verbe non marqué, tandis que *rogar* est moins courant et, par là, plus fort qu’en espagnol. Dans les régions centrales du monde latin, c’est *demandare* dans son sens tardif de ‘confier, charger de (pour obtenir qc., pour apprendre qc.)’ qui est venu exprimer l’idée d’‘exiger, désirer’ et ‘demander’ dans le sens d’‘interroger’, cf. it. *domandare*, cat. *demanar*, occ. *demandar*, franç. *demander* (cf. aussi Stefenelli, 1992, 123, 164).

Parmi les concepts de ‘temps’, on assiste à la lexicalisation de termes exprimant le ‘temps’ et le ‘temps qu’il fait’, resp. le ‘temps’ et l’‘année’. Ainsi tout d’abord, le terme *χρόνος* a vu sa signification s’élargir de l’idée de ‘temps’ à celle de ‘temps’ et ‘année’, i.e. à ‘intervalle de temps qui peut comprendre une ou plusieurs années’, par ex. *ἔχεις χρόνο;* ‘as-tu le temps?’, *νέοι χρόνοι* ‘époque moderne’, mais *δύο χρόνια* ‘deux ans’. Cf. également bov. *χρόνο, κρόνο* ‘*anno*’. Pour dire ‘année’, on a abandonné le gra. *ἐνιαυτός*, tandis que *ἔτος* ‘année’ s’est maintenu comme mot plutôt savant. Pour dire le ‘temps’ au sens de la ‘conjoncture’, on trouve le mot *καιρός* (cf. également bov. *καιρό* ‘*tempo*’, otr. *цајро* ‘*tempo, cielo*’), qui, à côté du sens de ‘juste mesure/endroit, place convenable’ signifiait originairement le ‘moment propice’ et le ‘moment opportun pour une fête annuelle’, ‘la fête annuelle’, et qui maintenant se dit pour le ‘moment (juste)’, le ‘moment venu (de faire qc.)’, le ‘temps qui s’écoule’ (cf. *από καιρό* ‘depuis longtemps’), mais également, et surtout, pour le ‘temps qu’il fait’, idée pour laquelle le grec ancien n’avait pas de substantif à sa disposition.

Le champ sémantique exprimant les relations sociales allant de la parenté (‘famille’) jusqu’à l’état (‘peuple’, ‘nation’, etc., voir aussi *supra* 2.2.3.) et qui, comme on va le montrer, ne se laisse pas tout à fait séparer de celui de ‘genre, espèce’, a évolué à peu près de la façon suivante: le terme désignant en gra. la famille, *οἰκία* ‘les habitants de la maison’, ne s’est maintenu sans changement que dans l’artificielle Katharévousa et a été modifié de manière pour le moins semi-savante dans la langue standard en *οικογένεια* ‘famille’. Le

terme φυλή 'tribu' s'est également conservé en grec moderne, mais sa signification s'est élargie à celle de 'race (humaine)'. Les races animales resp. les espèces végétales sont désignées par l'italianisme ράτσα. Le mot δῆμος 'pays, territoire, district, communauté, peuple, assemblée du peuple' avait certainement toujours été un terme qui pouvait trouver son emploi dans la langue administrative. Aujourd'hui, δῆμος signifie uniquement 'bureaux de la mairie', 'ville (en tant qu'institution)'. Λαός 'peuple, armée, nation' a pris par contre le sens de 'peuple (comme entité et comme couche sociale), petites gens', où il s'oppose à ἔθνος 'nation', qui, objectivement, est un terme de la langue soutenue et qui, vue l'évolution du concept d'état depuis l'Antiquité, n'a pu conserver la signification qu'avait le gra. ἔθνος 'bande, foule, peuplade, classe d'hommes'. Il est bien connu qu'au début du christianisme, on désigna la classe formée par les païens du nom de τὰ ἔθνη. Dans la langue soutenue, cette dernière signification s'est perpétuée dans l'adjectif εθνικός, qui veut dire, outre 'national' (par ex. εθνική οδός 'route nationale'), 'païen', alors que la langue populaire emploie pour ce dire ειδωλολατρικός 'idolâtre'.

Dans la langue standard du grec moderne, le champ sémantique 'lignée, famille, clan' s'est encore élargi et différencié par l'introduction des lexèmes φάρα 'clan, lignée' et σόι 'famille, lignée, espèce, nationalité'. On sait que *fara* est un terme de l'Italie du Nord qui a désigné historiquement l'organisation étatique des Lombards reposant sur l'«unione di tutti gli uomini liberi atti alle armi» (Tagliavini, 1972, 293), qui, eux, étaient regroupés précisément dans des familles ou *fare* et dirigés par un chef qui avait des fonctions militaires, judiciaires et civiles. Le mot *fara* a donné le nom à de nombreuses localités de la Lombardie, mais se retrouve également en aroumain (*fară*) et en albanais (*farë* 'semence, germe, postérité, race'), si bien qu'il semble légitime de se poser la question de sa provenance⁽¹⁵⁾. Le mot σόι, emprunté au turc, et qui existe également en roumain, *soi* 'espèce (pour les plantes et les animaux), race, catégorie, sorte (d'hommes et de choses)', en albanais, bulgare et serbo-croate, est utilisé, comme d'ailleurs dans toutes les langues que nous venons de citer, dans un sens beaucoup plus large que son modèle turc (*soy* 'famille, génération, lignée, clan, parent; aïeux, postérité') et qui le rapproche ainsi quelque peu de εἶδος 'espèce'. Le terme correspondant proprement grec est γενιά 'tribu, lignée, race, postérité, génération' < gra. γενεά 'naissance, provenance, famille, lignée, lieu d'origine'. C'est le seul des mots jusque-là traités qui

(15) Comme il est bien certain que ce mot est d'origine germanique, il n'est pas vraisemblable qu'il dérive, comme l'a évoqué Andriotis (1983, 396), de l'albanais ni de l'aroumain, mais on doit plutôt croire que les Ostrogoths de l'exarchat de Ravenne l'ont transmis au grec et que de là il a pénétré dans les langues balkaniques. Le graecien ne connaît de toute évidence pas ce terme.

existe également en graecanien (cf. bov. *γενία* ‘*famiglia, stirpe*’) ainsi que, de là, dans les dialectes avoisinants de l’Italie, par ex. à Reggio di Calabria *jenía, jania* ‘*razza, stirpe*’, en Sicile *jinía* ‘*id.*’ (cf. Rohlfs, 1964, s.v.). Γένος a un sens plus large que ce dernier terme, puisqu’il signifie ‘genre’, aussi bien au sens de ‘genre (grammatical)’ que de ‘souche, famille’, ainsi dans la langue administrative pour indiquer le nom de jeune fille des femmes mariées, par ex. Γαλάτεια Καζαντζάκη, το γένος Αλεξίου ‘Galatea Kazantzakis, née Alexiu’ (cf. Mohay, 1994, 154). En graecanien, par contre, γένος s’est perpétué dans la signification de ‘gens’ (cf. otr. γένο, džéno ‘gente’). Le mot déjà cité είδος, lui, a vu la signification qu’il avait en gra. de ‘vue, forme, classe, genre, concept, essence, état’ resserrée à celle de ‘sorte, espèce’, et de plus au registre commercial où il s’emploie dans le sens de ‘article, marchandise’. Fait partie également de façon éloignée de ce champ τύπος, qui possède quelques-unes des nuances de signification portées par le franç. *type*, l’esp. ou l’it. *tipo*, ainsi par ex. celle de ‘type (d’homme), modèle’, mais a gardé en outre les anciens sens de ‘empreinte, modèle’, tout en voulant dire également (au pluriel) ‘formes de civilités, formalités’, ‘formule (math./chim.)’ et, en s’étayant sur la première signification, dérivée du verbe τύπτω ‘frapper, cogner, graver’, qu’il avait en gra., ‘marque imprimée par un coup, empreinte’, ‘imprimerie’ et ‘presse’ (comme instrument, cf. *typographie*).

En grec comme en latin, le champ sémantique ‘enfant’, avec ses hyponymes ‘garçon’ et ‘fille’, n’a pas tant été modifié sémantiquement que matériellement. Si τέκνον ‘enfant (par rapport aux parents)’ était en gra. le concept générique et παῖς, selon le genre qu’il avait, désignait le ‘garçon’ ou la ‘fille’ dans leur âge tendre, ‘enfant’ se dit en grm. παιδί (de même qu’en graec.) < gra. παιδίον ← παῖς, παιδός, alors que ‘garçon’ est exprimé par ἀγόρι ← ἀγούρος < ἄωρος ‘immature’ ← ἄ + ὤρα, et ‘fille’ par κορίτσι < gra. κόρη resp. κορίσκη, formation suffixée en -ίτσι, dont l’origine est encore obscure, cf. otr. κοράσι ‘ragazza, zitella’ < gra. κοράσιον ‘fille’; toutes les formes modernes sont des diminutifs neutres, comme l’allemand *Mädchen*. Les termes du latin classique *liberi* ‘enfants (par rapport aux parents)’ resp. *pueri* ‘enfants (pour l’âge)’ n’ont pas survécu dans la langue parlée. La distinction a été maintenue dans quelques langues romanes, mais elle a trouvé son expression dans l’opposition ‘fils’/‘enfants’, par ex. dans l’esp. *hijos* (*no tiene hijos*) face à *niños*, le port. *filhos* (*não tem filhos*) face à *crianças*, l’it. *figli* (*non ha figli*) face à *bambini*; mais dans d’autres langues, elle n’existe pas, par ex. en français (*il n’a pas d’enfants*) et en roumain (*n-are copii*⁽¹⁶⁾). Les ‘enfants (au sens de l’âge)’ sont désignés

(16) Sur l’étymologie du roum. *copil* ‘enfant’, cf. Coteanu, Ion et Marius Sala, *Etimologia și limba română. Principii - probleme*. Bucarest: Editura Academiei, 1987, 79-87.

dans beaucoup de langues par des gémérations hypocoristiques (*nenes*, *niños*, *bambini*), le franç. a *enfants* < *infantes* ‘qui ne parlent pas encore, bébés’, le port. *crianças* < *creantias* ‘créatures nouveau-nées’, le sarde *pitzinnos* ‘*piccini*’, désignations hypercoristiques par leur sémantisme. Le terme pour désigner ‘garçon’ provient parfois du superstrat, ainsi pour le franç. *garçon*, qui l’a emprunté au germanique, ou pour l’it. *ragazzo*, qui vient de l’arabe; parfois, on n’en connaît pas l’origine ou l’on peut, il est vrai sous réserve, la faire remonter au substrat, ainsi pour l’esp. *muchacho* et le roum. *băiat*⁽¹⁷⁾.

Le fait qu’on ne distingue pas, lexicalement, ni la ‘main’ du ‘bras’ ni le ‘pied’ de la ‘jambe’ est un trait que le slave semble avoir en commun avec toutes les langues balkaniques, cf. roum. *picior* disant le ‘pied’ et la ‘jambe’, serbo-croate *noga*, tchèque. *noha*, russe ukr. *нога* dans le même sens, hong. *láb* pour le ‘pied’ et la ‘jambe’. Pour la ‘main’ et le ‘bras’, *ruka* (рука) dans les langues slaves, le roumain (*mînă - braț*) et le hongrois (*kéz - kar*) ne montrent pas de parallélisme avec le slave. Le grec, lui, se sert également d’un seul terme, πόδι, pour ‘pied’ et ‘jambe’. Le synonyme σκέλος veut dire en vérité ‘cuisse’. Le latin classique ne possédant pas non plus de mot pour désigner la jambe toute entière, le latin parlé et, de là, les langues romanes, qui ont préféré distinguer entre ‘pied’ et ‘jambe’, ont introduit l’usage soit de *perna*, qui ne désignait originellement que la ‘cuisse’, le ‘jambon’, soit *gamba* < *καμπή* ‘courbe, courbure, tournant, sinuosité’, dans le sens qu’il avait dans la terminologie grecque des vétérinaires, ‘articulation (du cheval)’. Pour ce qui est de la distinction entre ‘main’ et ‘bras’, le grec moderne n’emploie pas forcément χέρι pour désigner la seule ‘main’ par opposition au ‘bras’, comme le font le français, l’italien, l’espagnol et l’allemand, mais inclut dans le même sémantème le ‘bras’, surtout l’‘avant-bras’. Le «manque» d’une désignation précise pour le ‘bras’ explique l’emprunt de l’it. *braccio* qui a donné le grm. μπράτσο < it. *braccio* < lat. *bracchium* < gra. βραχίον. L’ancien mot grec, qui s’était perdu dans l’usage populaire pour désigner le ‘bras’ en tant que membre du corps et qui est rentré par sa forme italienne, se retrouve tout de même sous sa forme semi-savante βραχίονας, mais n’est utilisé que dans un sens technique (le ‘bras’ d’une grue ou d’une lampe, par ex.). En graecanien, le mot se retrouve sous sa forme et signification populaires βραχίονα ‘bras’. Comme *manus* signifiait originellement aussi bien ‘main’ que ‘bras’, on comprend que le latin ait emprunté plus tard au grec son terme *bracchium*. Il semble pourtant qu’il

(17) Nous laissons de côté les problèmes, trop amples pour être traités dans ce cadre, posés par l’explication des termes employés pour désigner la ‘fille’ et qui nous conduiraient en partie à parler des multiples distinctions sémantiques qui existent par ex. entre ‘femme non mariée’, ‘fille/jeune femme nubile’ ou ‘prostituée’, etc.

s'agisse d'une distinction sémantique tardive même en grec, vu que βραχίων n'était rien d'autre qu'un comparatif de βραχύς 'court' et voulait dire au début τοῦ πήχεως βραχύτερος 'plus court que l'avant-bras/que le cubitus' (cf. Hofmann, 1966, s.v.).

Le champ sémantique 'cher' - 'bon marché' était représenté en gra. par le couple τίμιος – εὖωτος. Comme τίμιος vit son ancienne extension sémantique 'honorabile, précieux' limitée au premier sens et qu'il ne connaît en grm. que la signification de 'plein d'honneur', alors qu'εὖωτος devait être abandonné en même temps qu'on préférait αγοράζω 'faire son marché' > 'acheter' au détriment des verbes classiques ὠνεῖσθαι et πρίασθαι⁽¹⁸⁾, on introduisit dans ce registre les deux adjectifs ἀκριβής 'précis, s'adaptant exactement, (trop) juste', et εὖθηνός 'prospère, florissant'. On assista alors à un clivage des sens et du monème d'ἀκριβής qui conduisit à la formation de deux lexèmes, l'un, perpétuant l'ancien ἀκριβής 'précis, s'adaptant exactement, rare', l'autre, qui a donné le grm. ακριβός signifiant 'qui coûte cher' < 'rare, (trop) juste', alors que le substantif ακριβεία couvre encore aujourd'hui les deux significations de 'précision' et de 'cherté'. Dans les dialectes, les mots formés sur ce radical n'expriment en général pas cette dernière signification, mais ils ont conservé, par ex. en grec du Pont et de la Grande-Grèce, le sens ancien de 'justesse, étroitesse, pénurie' (ainsi pont. ακριβεία et bov. ακριβεία 'scarsità, scrupolosità'). Pour dire 'cher', le graecanien, comme le cappadocien, emploie par contre l'adjectif κνιπός 'chiche' > 'cher' (cf. otr. κνιπό 'caro' et, par contamination avec ακριβός, bov. κριπό 'caro', cf. Rohlfs, 1964, s.vv. ακριβεία et κνιπός). Lucien connaît le caractère de Γνίφων 'sordidus faenerator'.

Pour dire 'de prix modique, bon marché', la langue standard du grm. se sert de φτηνός < gra. εὖθηνός, dont le changement de sens de 'prospère, florissant' à 'bon marché a certainement sa raison dans le fait qu'on a également utilisé le substantif εὖθηνία, qui est le pendant du latin *abundantia*, comme terme commercial pour désigner la vente bon marché de marchandises non écoulées resp., en général, la baisse des prix due à une surabondance de den-

(18) Cf. l'évolution parallèle qui conduit à la disparition de *emere* et l'introduction de *comparare* > roum. *a cumpăra*, it. *comparare*, cat. esp. port. *comprar* resp. du terme plus «vulgaire» du bas latin **accaptare* > franç. *acheter*, sic. *accattari* 'id.', it. *accattare* 'quémander qc.' (également au sens fig.), qui a laissé des traces resp. s'est imposé aussi dans les dialectes de l'Italie du nord, en vprov. et dans le catalan actuel, cf. *acaptar* 'faire une collecte'. En occitan actuel, c'est par contre la forme *comprar*, *crompar* qui est devenue dominante. Dans les dialectes des régions hellénophones, le type αγοράζω s'est également largement répandu, cf. bov. χοράζω, γοράζω; otr. βοράζω, αβοράζω.

rées (cf. grm. φτήνια, qui signifie à peu près ‘structure basse des prix’). Les lexèmes employés pour dire ‘cher’ et ‘bon marché’ reflètent donc en vérité des concepts exprimant originellement l’idée de ‘rareté, justesse, parcimonie’ et d’‘abondance’. Le mot grec εὖθηνος, dont l’accentuation sur l’antépénultième est également attestée, s’est probablement répandu dans les régions septentrionales des Balkans, où il a été transmis au bulgare et au roumain (cf. bulg. еФтин, roum. *ieftin* ‘bon marché’). En latin, par contre, *carus* ‘qui est demandé, recherché’ s’opposait d’abord à *vilis* ‘bon marché’ > ‘de peu de valeur, sans valeur’. Les synonymes de *carus* ‘cher’ dans le sens de ‘demandé et recherché dans le domaine des relations humaines’ étaient *dilectus*, *amatus*, *acceptus*, *gratus*, celui de *carus* ‘cher par rapport aux objets commerciaux’ *pretiosus*. Alors que *carus* s’est maintenu dans les deux acceptions dans toutes langues romanes (sauf en roumain), *vilis* s’est vu limité au sens de ‘sans valeur’ et, de là, à l’acception moralisante ‘vil’ (cf. pourtant franç. *à vil prix*, où l’emploi de *vil* constitue peut-être un latinisme)⁽¹⁹⁾. Pour dire le prix ‘modéré, modique, juste’, on voit apparaître des locutions (*magno - vili - modico pretio emere/vendere*) et, dans les langues romanes, des syntagmes nominaux, comme le franç. *bon marché* ou l’it. *buon mercato* ou le mot espagnol et portugais *barato* dérivé du verbe à l’étymologie obscure *baratar* ‘marchander, baisser le prix’ ou l’arabisme *rafez*, *rahez* ‘vil, mesquin, bon marché’ de l’ancien espagnol. Le grand nombre de variantes dans le domaine des désignations de ‘bon marché’ montre l’instabilité du pôle négatif de l’opposition ‘cher’ – ‘de prix modique’.

Le parallèle que l’on peut si souvent établir entre le grec et le roumain dans le domaine de la morphologie et de la syntaxe (cf. Dietrich, 1995a, 302-211) se retrouve dans celui de la sémantique lexicale. La distinction faite entre objets animés et inanimés pour l’adjectif désignant le grand âge en est un exemple. Alors qu’il est possible, dans la plupart des langues romanes, d’utiliser pour des êtres humains et des inanimés le même signe linguistique, provenant du lat. *VETULUS* (cf. franç. *un vieux monsieur*, *une vieille maison*), qu’elles ont ensuite la faculté de subdiviser selon qu’il s’agit de personnes (cf. it. *un professore anziano*, esp. *un profesor anciano*, cat. *un professor ancià*, franç. *un professeur âgé*) ou de choses (cf. it. *il vecchio edificio*, franç. *le vieil édifice*)⁽²⁰⁾, le roumain et le grec font principalement la différence entre *un om*

(19) Nous remercions M. Harald Thun, qui a préparé une étude exhaustive, malheureusement non publiée, de l’histoire des termes latins et romans qui fonctionnent dans le champ sémantique ‘cher’ – ‘bon marché’, des renseignements utiles qu’il nous a fournis sur le sujet.

(20) Pour la diachronie du champ lexical, voir Coseriu, 1964, 150 ss. Les distinctions que l’on retrouve dans certaines langues, comme par ex. en français, sont plus subtiles que ne le fait voir notre esquisse, car il faut considérer aussi l’adjectif *ancien* et ses

bătrîn (< VETERANUS) ‘un vieil homme’ et *o casă veche* ‘une vieille maison’ resp. ένας γέρος άντρας (γέρος < gra. γέρων ‘vieillard’) et ένα παλιό σπίτι (παλιός < gra. παλαιός ‘vieux, ancien’). Le roumain n’utilise pour les hommes qu’incidemment *vechi*, le grec, jamais παλιός. Si l’on se réfère à Rohlfs (21964), on peut observer qu’en graecanien, également, παλαίο veut dire ‘vieux (pour les choses)’, tandis qu’il ne s’emploie pour les hommes que substantivement. La subdivision du champ de son antonyme ‘jeune’ - ‘nouveau’ est, aussi bien en grec que dans les langues romanes (cf. Geckeler, 1971, chap. VI, pour le franç.), plus complexe: si le roumain partage avec le grec la distinction classématique entre ‘animé’ et ‘inanimé’ du côté de ‘vieux’ et le roumain fait la distinction également du côté antonymique (*tînăr* ‘jeune’ - *nou* ‘neuf, nouveau’), d’ailleurs avec la plupart des autres langues romanes (cf. it. *giovane* - *nuovo*, cat. *jove* - *nou*, esp. *joven* - *nuevo*), c’est le grec qui ne la fait pas nécessairement ici, car νέος (forme de la langue standard opposée à νιος, forme populaire, graec. νέο) s’applique aussi bien aux personnes qu’aux choses, et qui trouve ici son parallèle dans l’adjectif port. *novo* (par ex. *um rapaz ainda novo* ‘un garçon encore (très) jeune’ - *um carro novo* ‘une voiture neuve/une nouvelle voiture’). Si l’on veut faire la distinction, on a à sa disposition les adjectifs νεαρός ‘jeune, juvénile, vif’ (pas attesté en graec.) et καινός ‘nouveau’, καινούριος ‘nouveau, nouvellement créé, neuf’, tout comme on trouve en portugais *jovem* ‘jeune’ et *novo* ‘neuf, nouveau; jeune’. Ce dernier exemple met en évidence la subdivision que font justement le français et le grec entre ‘neuf’, i.e. ‘nouvellement créé (pour les choses inanimées et les idées abstraites)’ et ‘nouveau’, qui est non marqué par rapport à ce trait distinctif.

3. Divergences entre les évolutions grecque et latino-romane

Pour conclure, malgré l’existence indéniable de développements locutifs parallèles, puisqu’universels, du vocabulaire, nous aimerions en nuancer l’analyse en soulignant les différences que l’on peut observer dans l’évolution respective des vocabulaires grecs et latins.

différents emplois, adjectif qui introduit en français – comme le fait *antico* en italien, *antiguo* en espagnol, etc. – l’opposition entre la dimension de l’âge personnel (*vieux* et *âgé*) et celle de la classification des extensions temporelles (*ancien*). Voir les descriptions détaillées chez Geckeler (1971, chap. VI, surtout p. 414). Mentionnons aussi qu’entre les adjectifs qui désignent une classification temporelle, comme *ancien*, *antique* et *moderne*, l’adjectif du gra. ἀρχαῖος ‘antique’ se maintient (grm. αρχαίος) avec la même signification, s’opposant ainsi à σύγχρονος ‘contemporain, moderne’ et νεότερος ‘récent, moderne’.

3.1. Manque de traces de substrat

L'absence totale, dans le grec standard, d'éléments provenant d'un substrat étranger au grec constitue l'une des différences les plus marquantes entre les deux domaines linguistiques. Il n'est pas question ici de parler des dialectes d'Asie Mineure et du cypriot. Il saute pourtant aux yeux qu'à partir de la koinè, on ne trouve pas de mots provenant d'un substrat dans la langue du centre du monde grec, comme c'est très évidemment le cas pour ce qui est du latin vulgaire, où le substrat a laissé des traces dans le vocabulaire de base, comme par ex. des emprunts du celtique aussi courants que *cambiare* (> it. *cambiare*, franç. *changer*, cat. *canviar*, esp. *cambiar*), **excambiare* (> roum. *a schimba*), *camminus* (> franç. *chemin*, cat. *camí*, esp. *camino*, port. *caminho*, it. *cammino*, roum. *cămin*) ou encore *camisia* (> roum. *cămașă*, it. *camicia*, franç. *chemise*, cat. esp. port. *camisa*). Il va sans dire que ceci est dû au fait que le grec du Péloponnèse, sur lequel est basée la langue standard, n'a pas été adopté par une population étrangère dans une région lointaine, conquise et occupée par les Grecs, comme c'est le cas – *mutatis mutandis* – pour le latin parlé dans la bouche des Celtes de la Gaule ou de l'Italie du nord, des Celtibères de la Péninsule ibérique ou des Osques du sud de l'Italie. Nous ne parlons pas ici des possibles substrats pré-indo-européens du grec ancien lui-même.

3.2. Superstrats et adstrats

De même, les influences extérieures à propos desquelles nous renonçons à discuter d'une distinction possible entre superstrats et adstrats, semblent en général avoir moins pénétré dans les mots clefs du vocabulaire de base que ce n'est parfois le cas dans les langues romanes, ainsi du grec et du germanique en latin vulgaire, du francique en français, du basque, du visigoth et de l'arabe en espagnol, du lombard, du grec byzantin et de l'arabe en italien ou du grec et du slave en roumain. On a déjà donné des exemples du superstrat latin en grec, et l'on pourrait continuer la liste, par ex. φούρνος 'four', κάρβουνο ('charbon'), mais il y a aussi des mots celtiques transmis par le latin, comme πουκάμισο 'chemise, blouse' < ὑποκαμίσιον fait sur *camisia* ou βρακί 'culotte' < βρακίον repris de *bracae* 'pantalon', cf. également Dietrich, 1995a, 172 s.). Les invasions slaves du VI^e siècle n'ont guère laissé bien plus de trace dans le vocabulaire de base que le terme ρούχο 'habits'; des colons albanais de Grèce centrale, le grec n'a emprunté que λουλούδι 'fleur', qui joue le rôle de variante populaire du terme, du coup stylistiquement revalorisé, άνθος. On doit par contre accorder une plus grande importance à l'influence vénitiano-italienne (par ex. μπράτσο 'bras'; μπουτίλια 'bouteille', cf. Dietrich, 1995a, 175-179), mais on doit reconnaître qu'en partie, cette dernière s'est surtout limitée au voca-

bulaire technique (gastronomie, négoce, navigation, mode, etc.). De même, l'important superstrat turc est en grande partie d'ordre technique (équipement ménager, cuisine, habillement, sentiments et règles de comportement, comme par ex. μεζέδες 'hors-d'œuvre', τεμπέλης 'paresseux', cf. Dietrich, 1995a, 61-63) et sert plutôt à différencier plus finement le vocabulaire qu'à le restructurer dans ses fondements. Beaucoup de mots, dont on trouve les entrées dans les dictionnaires (par ex. Τεγόπουλος – Φυτράκης, 1994), ne sont que des termes de jargon et n'ont qu'une expansion limitée. Les gallicismes et anglicismes contemporains (par ex. παρμπρίζ < *pare-brise*, φερμουάρ 'fermeture-éclair', μπίζνες 'business', μπλόφα 'bluff', cf. Dietrich, 1995, 180-182) doivent également être plutôt considérés comme des emprunts techniques.

3.3. Caractère relativement peu «vulgaire» du grec populaire

Quand on analyse la transformation interne qu'a subie le vocabulaire grec entre l'Antiquité et l'époque moderne, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression qu'un grand nombre de mots évités dans l'usage populaire ont été conservés dans le registre choisi, littéraire ou technique resp. réintroduits comme réfections savantes. C'est un trait que le grec partage sans aucun doute avec les langues romanes modernes. Mais en examinant les mots héréditaires, on observe qu'en général le recours à des termes imagés, expressifs, et surtout à des dépréciatifs est beaucoup moins grand en grec, et leur caractère, moins vert que dans le latin vulgaire. De même que *equus* a été remplacé par *caballus*, de même ἵππος n'est utilisé que dans la Katharévoussa resp. dans la langue technique pour désigner le 'cheval-vapeur', ou encore dans des composés savants comme ἵπποδρόμος 'hippodrome', alors que, pour dire le 'cheval' lui-même, on se sert du mot qui était employé au Moyen Age dans la cavalerie, ἄλογο, littéralement 'non doué de parole', 'non doué de raison'. La distinction que faisait l'armée byzantine entre la bête et l'homme n'a aucun trait commun avec l'assimilation cavalière, qui est cachée dans *caballus*, du cheval, quel qu'il soit, à une rosse. Le terme employé pour nommer la 'tête' perpétue matériellement le mot classique κεφαλή tout au moins sous la forme de son ancien diminutif κεφάλι, et n'a pas été supplanté comme *caput* par *testa* dans le centre de la Romania; la 'bouche' se dit toujours στόμα et n'a pas lâché pied comme *os*, *oris* devant *bucca* et la comparaison audacieuse qu'il y a dans l'image portée par ce mot. Bien sûr, παρειά 'joue, mâchoire' a été éliminé au profit du latinisme μάγουλο < *magulum* 'mâchoire', mais, là aussi, on n'a pas affaire à une verte métaphore de type populaire. Dans la classe des verbes, κλαίω 'je pleure', par exemple, s'est conservé et n'a pas, comme *fleo*, *flere*, été éliminé au profit du terme plus énergique *plorare*, pour lequel le grec a κλαψουρίζω 'brailleur'. Φθάνω 'prévenir, arriver' n'a pas beaucoup dû varier

pour se voir prendre dans l'acception actuelle de 'approcher, arriver' et le système lexical n'a pas enregistré de terme imagé, comme c'est le cas avec *adripare* ou *plicare* (*vela*), cf. franç. *arriver* > it. *arrivare*, surs. eng. *arrivar*, occ. > cat. *arribar* > sard. *arribbare*, et esp. *llegar*, port. *chegar*, sic. *chicari* (cf. Rohlfs, 1971, 138; Stefenelli, 1992, 184; cf. aussi *supra* note 13), pour la rendre resp. pour exprimer le sens de 'partir', 's'en aller', cf. roum. *a pleca*. Certes, cette impression de la moindre recherche d'une grande expressivité n'est que subjective et, par là, relative. Nous avons porté essentiellement notre regard sur la langue standard, dont on peut trouver un équivalent pour les langues romanes dans le toscan (cf. Dietrich, 1995a, 37, 65, 82, 94, 100). On y trouve également au niveau lexical des traits conservateurs, par ex. dans la perpétuation de *exire* en *uscire*, *claudere* en *chiudere* ou de *tollere* en *togliere*, qui n'existent plus dans les parlers d'autres régions parce qu'on les a remplacés plus tard par des lexèmes qui, du point de vue du sens et de l'expression, étaient plus «vulgaires», cf. franç. occ. cat. *sortir* (verbe formé à partir du lat. *sortitus* 'tiré au sort'), esp. *salir*, port. *sair* (< lat. *salire* 'sauter (au dehors)', cf. l'acception 'sauter en haut' (par. ex. à cheval) qui a mené à l'it. *salire* 'monter'); franç. *fermer*, esp. *cerrar*, port. *fechar* formé sur **pesclum* < *pessulus* 'verrou', cat. occ. *tancar* < **stanticare* 'boucher, calfeutrer', formé sur lat. *stare*; ou esp. port. *sacar* 'ôter' (sans doute emprunté à un verbe d'origine germanique qui voulait dire 'exproprier en plaidant contre qn.'). Mais même l'inventaire, resté il est vrai non systématique, des dialectes de Grande-Grèce (Rohlfs, 1964) n'a pas révélé d'exemples frappants de préférences jusque-là inconnues pour des formes imagées. Cette différence avec les langues romanes tient certainement à ce que l'espace linguistique grec n'a pas subi pendant une période comparable une révolution culturelle aussi profonde que celle qu'a représentée la domination des Germains en Gaule, en Hispanie et en Italie, et qui eut pour suite l'isolation de ces différentes régions entre le V^e et le VIII^e siècle.

Université de Münster.

Wolf DIETRICH

4. Références bibliographiques

- ALVAR, Manuel/POTTIER, Bernard, *Morfología histórica del español*, Madrid: Gredos, 1983.
- Ανδριώτης, Ν. Π., *Ετυμολογικό λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, troisième édition, Thessalonique: ΙΝΣΤΙΤΟΥΤΟ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΩΝ ΣΠΟΥΔΩΝ, 1983.
- BIGALKE, Rainer, *Zur Diachronie des Arbeitsbegriffs im Galloromanischen, Italienischen und Rumänischen, unter Berücksichtigung des Spät- und Mittellateinischen*, Osnabrück: Rasch, 1996.
- BLASCO FERRER, Eduardo, *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen: Niemeyer, 1984.

- BOURCIEZ, Édouard, *Éléments de linguistique romane*, Paris: Klincksieck, ⁴1956.
- COROMINAS, Joan/PASCUAL, José A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vols., Madrid: Gredos, 1980-1991 (DECH).
- COROMINES, Joan, *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, 9 vols., Barcelona: Curial, 1980-1991 (DECLLC).
- COSERIU, Eugenio, «Pour une sémantique diachronique structurale», *TraLiLi* 2,1 (1964), 139-186.
- COSERIU, Eugenio, «Structure lexicale et enseignement du vocabulaire», *Annales de l'Est* 31, Nancy, 1966, pp. 175-252.
- COSERIU, Eugenio, «Graeca Romanica», in: Baehr, Rudolf et Wais, Kurt (éds.), *Serta Romanica. Festschrift für Gerhard Rohlfs zum 75. Geburtstag*, Tübingen: Niemeyer, 1968, pp. 45-57.
- DIETRICH, Wolf, *Griechisch und Romanisch. Parallelen und Divergenzen in Entwicklung, Variation und Strukturen*. Münster: Nodus Publikationen, 1995 (= Dietrich 1995a).
- DIETRICH, Wolf, «Das französische Wortfeld *savoir/connaître* in seinem paradigmatischen 'Umfeld'», in: Hoinkes, Ulrich (éd.), *Panorama der Lexikalischen Semantik. Thematische Festschrift aus Anlaß des 60. Geburtstags von Horst Geckeler*, Tübingen: Narr, 1995, pp. 141-149 (= Dietrich 1995b).
- KOCH, Peter/ÖSTERREICHER, Wulf, *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen: Niemeyer, 1990 (Romanistische Arbeitshefte, 31).
- MEILLET, Antoine, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris: Hachette, ⁵1938.
- MOHAY, András, *Újgörög - magyar kéziszótár*, Budapest: Akadémiai Kiadó, ²1994.
- PFISTER, Max, *Lessico etimologico italiano (LEI)*, volumes parus I-IV, Wiesbaden: Dr. Reichert, 1979-.
- ROHLFS, Gerhard, *Lexikon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*. Tübingen: Niemeyer, ²1964.
- ROHLFS, Gerhard, *Romanische Sprachgeographie. Geschichte und Grundlagen, Aspekte und Probleme eines Sprachatlas der romanischen Sprachen*. München: Beck, 1971.
- TAGLIAVINI, Carlo, *Origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*. Bologna ⁶1972.
- STEFANELLI, Arnulf, *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen*, Passau: Rothe, 1992.
- Τεγόπουλος – Φυτράκης, Ελληνικό Λεξικό, Αθήνα: Εκδόσεις ΑΡΜΟΝΙΑ, ⁹1994.
- TSOPANAKIS, Agapitos G., «Contributo alla conoscenza dei dialetti greci dell'Italia meridionale», *Italia Dialettale* 44 (n.s. 21), 1981, pp. 233-282.
- VÄÄNÄNEN, Veikko, *Introduction au latin vulgaire*, Paris: Klincksieck, ³1981.